

MÉTA-STASE : L'Éclipse des Dieux



MÉTA-STASE : L'Éclipse des Dieux

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Signal du Crépuscule	4
Chapitre 2 : Contrats et Sacrifices	12
Chapitre 3 : La Machine Cinétique	16
Chapitre 4 : L'Éthique de l'Ombre	20
Chapitre 5 : Le Plateau sans Limites	24
Chapitre 6 : Première Prise : Sabotage	32
Chapitre 7 : L'Intimité Mise à Prix	36
Chapitre 8 : Le Script de la Rue	43
Chapitre 9 : Gonzo-Prestige : La Fête Sanglante	47
Chapitre 10 : La Peur comme Moteur	53
Chapitre 11 : Dissolution : Le Masque qui Colle	65
Chapitre 12 : L'Algorithme de la Douleur	70
Chapitre 13 : Le Sanctuaire Brisé	76
Chapitre 14 : La Fugue Sensorielle	83
Chapitre 15 : Néant Visuel	87
Chapitre 16 : Le Grand Miroir : La Confrontation	92
Chapitre 17 : L'Autopsie du Star-System	95
Chapitre 18 : L'Acte Final : Le Sacrifice Organique	101
Chapitre 19 : La Matriarche de Marbre	105
Chapitre 20 : Générique de Fin : Le Vide Solaire	109

Chapitre 1

Le Signal du Crépuscule

Le ciel de Los Angeles était une erreur de rendu. Un dégradé pourpre et bleu électrique, comme un processeur en surchauffe. Sous cette voûte, la ville s'étalait. Un circuit imprimé géant. Des artères de phosphore froid. L'air était épais, saturé de silicone et d'ozone. Les derniers résidents organiques respiraient mal.

Léo se tenait sur le balcon de sa suite, au soixante-douzième étage du Nebula Tower. Dans sa main, un verre de cristal. Le whisky était un pré-Effondrement. Ambré. Rare. Il ne le buvait pas. Il regardait les reflets de la ville se décomposer dans la glace sphérique.

Il était l'Éternel Enfant-Roi. Le visage qui avait vendu des milliards de rêves avant qu'ils ne deviennent des fichiers compressés injectés dans le cortex. À trente-cinq ans, il n'était qu'une relique. Un monument historique dont le charisme ne résultait plus que d'un calcul de probabilités. Sa propriété intellectuelle était gérée par des algorithmes à Zurich. Ils optimisaient tout : ses tweets, ses colères, son sourire.

Il entra dans le salon et s'approcha du miroir de verre noir. Il ne scruta pas son regard. Il toucha une ride au coin de l'œil. Une faille de peau. Un sillon réel qu'aucun bio-sculpteur n'avait encore lissé. Son pouce chercha, par un pur réflexe névrotique, un bouton de réinitialisation sous sa tempe. Il ne trouva que de la chair.

La vibration fut synaptique. Son interface neurale s'embrasa. Une intrusion cramoisie. Ce n'était pas une notification. C'était une brèche.

Sur les parois de verre, les publicités pour les vacances virtuelles sur Mars

s'éteignirent. Un code brut défila, puis un mot unique. Violent. Anachronique.

****ÉCLIPSE.****

L'anomalie ne venait pas des canaux officiels. Elle montait de la rue. De la crasse. Une voix résonna dans le système audio. Sans lissage. Une voix de tabac et de fatigue.

— Mesdames et Messieurs les Artefacts. Le temps du calcul est terminé.

Léo sentit son cœur cogner. Un muscle. Une pompe. Les écrans des grat-ciel voisins s'animèrent. Une image granuleuse, filmée en 35mm. Une silhouette floue dans un désert de poussière.

— Nous lançons Éclipse, poursuivit Valerius. Pas d'IA. Pas de retouches. Nous allons tourner avec de la sueur, du sang et de la pellicule. Un film pour des yeux non assistés. Nous cherchons des êtres humains. Ou ce qu'il en reste.

Le signal coupa. La ville retint son souffle. Puis les flux explosèrent. Les cours de bourse des studios virtuels dévissèrent. Léo posa son verre. Il ne chercha pas son assistant personnel. Il n'avait plus besoin de métriques.

Le téléphone sonna. Un modèle à cadran, posé là par snobisme. Le son était strident. Physique.

— Leo, ne bouge pas.

La voix de Viola était un scalpel. Pas de panique, juste de la gestion de crise. Sa main invisible serra virtuellement son épaule.

— C'est une attaque esthétique. Valerius est un fou. Mes avocats préparent une

injonction. Ils vont bloquer ton nom.

— Et s'il ne s'agit pas de mon nom, Viola ? demanda Léo. Si je lui donne ma fatigue ?
Ma laideur ?

— Tu n'as pas de laideur, Leo. On a payé six millions pour ça. Prends un neuro-sédatif. Attend que l'orage passe.

Elle raccrocha. Léo écouta la friture. Un chaos aléatoire. Il se dirigea vers son dressing. Il ignora la soie synthétique. Il déterra un vieux blouson de cuir râpé. Une relique de tournage. Le poids sur ses épaules était contraignant. Réel.

Il quitta la suite. Évita les scanners de rétine. L'ascenseur descendit. Une chute libre contrôlée qui lui donna la nausée. En bas, le hall du Nebula était un pandémonium de drones de presse. Léo releva son col et se fondit dans l'ombre.

Il sortit par la porte de livraison. L'air était froid. Piquant. Dans une ruelle saturée de vapeur, il vit le graffiti. Un cercle noir entouré d'un feu blanc. Sous l'icône, une adresse gravée dans le béton : *The Last Frame, District 12.*

Le District 12 était un cimetière de briques et d'acier. Là où le cinéma était né. Là où il allait mourir. Léo marchait. Il voulait sentir le bitume sous ses semelles. Chaque pas était une trahison envers l'algorithme.

Une silhouette se détacha d'une arcade de béton. Nerveuse. Une démarche de prédateur.

— Toi aussi, tu as entendu le dinosaure ?

Léo s'arrêta. Jason. La Machine Cinétique. Dans la lueur d'un réverbère, son visage était une carte de cicatrices. Le numérique les effaçait toujours. Ici, elles racontaient

la douleur.

— Valerius a trouvé de la pellicule Kodak, dit Jason. De la gélatine de porc et des sels d'argent. Si on brûle, c'est pour de vrai. Pas de sauvegarde.

— Viola dit que c'est un suicide.

— Viola a raison.

Jason frappa le mur de son poing fermé. Un bruit sourd. Il grimaça de plaisir.

— On marche ?

— On marche.

Ils s'enfoncèrent dans les entrailles de la ville. Les implants de Léo grésillèrent puis s'éteignirent. Silence sensoriel. Violence inouïe. Il se sentait nu. Intensément vivant.

Ils arrivèrent devant un hangar. Un estomac de béton. Margot les attendait, assise sur une caisse de matériel. La Sirène Stratège fumait. La fumée s'enroulait autour de son visage d'ange déchu.

— Vous êtes en retard, dit-elle. Le réalisateur attend. Il veut qu'on pleure. Sans logiciel pour ajouter les larmes.

Elle poussa la porte monumentale. Un souffle d'air chaud. Poussière et vieux projecteurs. Léo entra dans l'obscurité. Au centre, un homme était accroupi près d'un bloc de métal noir monté sur un trépied. Une caméra Panavision. Une guillotine optique.

— Elle pèse quatre-vingts kilos, grogna Jason. Elle ne pardonne rien. Si tu sors du

point, personne ne te recadrera.

Viola apparut sur une passerelle métallique. Elle tenait un dossier de vrai papier. Le réalisateur, Valerius, n'était qu'une ombre à ses côtés.

— Descendez, ordonna Viola.

Ils se réunirent autour d'une table en bois brut. Viola posa les feuillets.

****ÉCLIPSE.****

— Pas de doublures, commença-t-elle. Pas de retouches. Si vous mentez, le 70mm le montrera. Le vide est une sentence de mort.

Léo toucha le papier. Il lut les premiers mots : *« L'homme regarde le mur. Le mur ne lui répond pas. L'homme comprend qu'il est le mur. »*

— On commence, dit Viola. Léo, va au plateau. Je veux tes cernes. Ta pâleur. Je veux voir le raté derrière le Roi.

Léo s'assit sur une chaise de bois. Dure. Inconfortable. Il entendit le moteur de la caméra. Un ronronnement mécanique. Un fauve.

— Moteur.

— Ça tourne.

— Éclipse. Scène 1, Prise 1.

Léo était seul sous une ampoule nue. Il chercha par réflexe une musique d'ambiance dans son esprit. Rien. Juste le cliquetis de la pellicule. Chaque seconde de sa vie

s'envolait dans la boîte de métal. Il regarda ses mains. Elles tremblaient. Ce n'était pas du jeu. C'était la panique de n'avoir aucun masque.

Il n'était qu'une coquille. Un écho. Il pensa à ses années de perfection synthétique. Aux femmes aimées en fichiers corrompus. Ses yeux brûlèrent. Une chaleur monta.

Une goutte perla au coin de l'œil gauche. Lourde. Chargée de sel. Elle roula, traça un sillon sur sa peau blafarde et s'écrasa sur son revers de soie. Une tache sombre. Irrémédiable.

— Coupez, murmura Valerius.

Le silence fut total. Jason s'écarta de la caméra. Margot détourna le regard. Viola descendit l'escalier. Ses pas claquèrent comme des coups de tonnerre. Elle s'arrêta devant lui.

— Bienvenue dans la réalité, Léo. C'est moche, hein ?

— C'est terrifiant.

Valerius sortit de l'ombre. Maigre. Des cheveux blancs. Des lunettes noires.

— On a nos vingt secondes. Vous n'étiez pas une propriété intellectuelle. Vous étiez un homme qui meurt.

Dehors, le monde regardait déjà. Les drones diffusaient les premières images brutes. La ville s'était arrêtée.

— Préparez la Traque, ordonna Valerius.

Le lendemain, le District de la Désuétude était un champ de mines de gravats. Jason

sur sa moto. Un rugissement de bête égorgée. Margot sur un balcon, observatrice glaciale.

— Action.

Léo s'élança. Le bitume était une patinoire d'huile. Derrière lui, le tonnerre du moteur. Il fuyait Jason. Il fuyait son visage sur les boîtes de céréales. Ses poumons, des sacs de verre pilé. Un tuyau éclata. Flammes bleues. L'odeur de la chair roussie.

Il trébucha. Ses paumes rencontrèrent le sol. La peau s'arracha. C'était rouge. Chaud. Ferreux. Il regarda le sang. Ce n'était pas des pixels. Il se releva. Atteignit un mur de béton. Un cul-de-sac.

Jason coupa le moteur. Descendit de sa machine. Son visage était baigné de sueur.

— Fin de parcours, Léo.

— Alors tue-moi, Jason, dit Léo. Tue la marque. Mais regarde-moi bien. C'est la première fois que tu vois quelqu'un de vivant.

Valerius approcha l'objectif. Si près qu'il aurait pu toucher la peau.

— Restez là. L'Ontologie du Néant. On y est.

Sur tous les terminaux de la ville, le noir total remplaça les images. Un texte blanc défila : *L'ÈRE DE L'ARTIFICE EST RÉVOLUE. BIENVENUE DANS LA CHAIR.*

Léo se laissa glisser contre le mur. Il s'assit dans la poussière et les débris. Il n'était plus l'Enfant-Roi. Il était un naufragé.

Valerius rembobina la pellicule dans l'ombre. Un cliquetis mécanique, sec. Léo passa sa langue sur sa lèvre fendue. Il goûta le sel. Le métal. La bobine s'arrêta brusquement. C'était le bruit de la fin.

Chapitre 2

Contrats et Sacrifices

Le ciel de Los Angeles était une ecchymose pourpre scarifiée par les lasers publicitaires. En contrebas, la ville rampait, mer de métal et de verre brisé où chaque habitant n'était qu'une poussière de fréquence dans une simulation à l'agonie. Margot fendit la foule des automates médiatiques, ses talons martelant le béton avec la précision d'un métronome réglé sur le pouls de la cité. Elle ne surveillait pas la rue ; elle vérifiait l'étanchéité de son reflet dans les vitrines, s'assurant que le masque de la Sirène ne laissait rien filtrer de sa chair. Sa robe en soie synthétique réagissait à ses battements de cœur, virant au gris perle, une nuance chirurgicale. C'était le costume de la prédatrice déguisée en proie.

Au soixante-douzième étage de la Tour Aethelgard, là où l'air n'était plus qu'un mélange d'ozone et d'argent froid, Elias Thorne et Viola l'attendaient. Thorne, l'algorithme froid dans un costume sans pli, et Viola, la chair fanée qui s'accrochait au pouvoir avec une poigne de taxidermiste. Entre eux, un bureau d'obsidienne où flottaient les spectres bleutés des interfaces holographiques.

— Ton indice de désirabilité s'effondre, Margot, commença Thorne sans lever les yeux de ses données. Les 18-25 ans te trouvent trop physique. Trop organique. Ils préfèrent les avatars de synthèse, plus propres et prévisibles.

— Ton algorithme calcule la sécurité, Elias, répondit-elle d'une voix portant les échos de nuits passées à hurler dans le vide. Il ne calcule pas la fascination.

Elle s'approcha du bureau, chaque pas résonnant dans l'acoustique étouffée. La soie de sa robe vira soudain au rouge sang, une impulsion violente qui fit tressaillir

Thorne. Elle fit glisser une puce de données sur la surface sombre.

— J'ai piraté leur inconscient. J'ai utilisé une IA de contre-espionnage pour injecter des micro-variations de stress dans les séquences de vos unités de synthèse. Les spectateurs test ont ressenti une détresse biologique, une « Uncanny Valley » de niveau 9. Puis j'ai inséré mes propres séquences, modulant ma voix à la fréquence exacte de la nostalgie maternelle. Je suis la seule que leur cerveau reptilien acceptera sans vomir.

Viola, dont le visage lissé par les bio-polymères ne laissait paraître aucune émotion, tendit un stilet électronique. Son regard était celui d'une reine qui voit son propre déclin dans la perfection d'une autre.

— Si tu signes, Margot, tu changes de catégorie comptable. Tu n'abandonnes pas ton nom, tu deviens une Propriété Intellectuelle totale. Le réalisateur veut une métastase, pas une performance. Il veut que le rôle dévore l'actrice jusqu'à ce qu'il ne reste rien du support original.

Margot fixa le contrat, ce document qui faisait d'elle un actif appartenant à la corporation. Elle plaça son index sur la zone de signature biométrique. Une légère piqûre lui préleva une goutte de sang. Le système confirma l'identité. Le contrat vira au vert.

— Je suis déjà morte le jour où j'ai compris que l'image était plus importante que l'être, murmura-t-elle. Maintenant, je veux être immortelle.

La mutation commença dans la salle d'incubation. Margot s'allongea dans le caisson sensoriel, les capteurs se fixant d'eux-mêmes sur ses tempes, son cœur et ses poignets. Le liquide amniotique synthétique, chargé de nanobots de réparation, l'enveloppa dans une étreinte cryogénique. Ce n'était pas une renaissance, mais une liquidation chirurgicale de sa vulnérabilité. Elle sentit ses souvenirs personnels rachetés, cryptés,

ses zones de douleur mappées pour être reproduites en haute résolution. Dans ce silence de chambre froide, l'individu se dissolvait. Ce qui sortit du caisson n'était plus Margot Vane, mais le Sujet Alpha n°882.

Sa peau possédait désormais un éclat nacré artificiel, une perfection 8K incarnée. Elle se dirigea vers le balcon de la suite. L'air de Los Angeles avait ce goût métallique de xénon et de désespoir. Le soleil, disque de cuivre malade, perçait enfin l'épaisse couche de smog, mais elle ne ressentait plus sa chaleur. Elle était devenue une entité purement esthétique, une promesse de clics pour une population affamée.

Une vibration à la base de son crâne activa son lien neural. La voix du Réalisateur, murmure spectral, résonna directement dans son cortex.

« Scène 1. La Naissance de la Sirène. Lieu : Le Balcon du Monde. État émotionnel requis : Mélancolie Sublime teintée d'une Absence Absolue. »

Margot ne chercha pas d'émotion réelle. Elle laissa simplement l'algorithme ajuster sa production de dopamine. Ses épaules s'affaissèrent de quelques millimètres, juste assez pour suggérer le poids de la gloire. Ses yeux se perdirent dans l'horizon, captant la réfraction exacte de la lumière pour créer cet effet de regard vers l'infini qui rendait les masses folles de pitié.

Un drone de tournage, invisible sous son camouflage optique, plana près d'elle. En bas, sur les écrans géants de la ville, son visage apparaissait déjà, sublimé par des filtres de post-production instantanée. Elle voyait ses propres larmes simulées sur le visage des inconnus qui pleuraient dans la rue, touchés par une grâce qu'ils croyaient humaine.

Une notification prioritaire s'afficha dans son champ de vision interne. Un message de Jason, la Machine Cinétique.

« J'ai vu ton intégration, Margot. Propre. Mais n'oublie pas : plus on brille sous les néons, plus l'ombre qu'on laisse derrière nous est noire. Et dans ce film, l'ombre finit toujours par rattraper la lumière. »

Margot effaça le message d'un clignement d'œil. Il n'y avait plus d'ombre. Il n'y avait que des projecteurs, de plus en plus proches, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien à éclairer. Elle se tourna vers la caméra invisible, le sourire figé, prête à être dévorée. La traque commençait, et Los Angeles allait découvrir que certaines légendes refusent de mourir sans emporter le monde avec elles. Elle était le vide magnifique, le mensonge qui disait la vérité, et le spectacle pouvait enfin commencer.

Chapitre 3

La Machine Cinétique

L'air de Los Angeles n'était qu'une suspension de carbone et de sueur synthétique. À sept cents mètres du bitume, là où la gravité murmurait des promesses de libération, Jason vacillait sur l'arête de verre et d'acier du Zenith Plaza. Sous ses semelles, la ville était une nécrose de lumière, une géométrie de verre dévorant son propre horizon.

Il n'était pas là pour l'esthétique. Il attendait le choc.

Ses doigts, marqués par des décennies de cascades proscrites, griffaient le rebord froid. À l'intérieur du casque, le HUD projetait des chiffres en vert acide : rythme cardiaque à quarante-deux. Trop bas. Beaucoup trop bas pour un projectile humain.

— « Jason, on recalibre. Le réalisateur veut voir le sel, l'angoisse, la vraie bio-chimie. »

La voix de l'assistant grésillait dans son oreille, un fil barbelé de mépris. Ils étaient tous en bas, dans les remorques climatisées, buvant des jus de kale pressés à froid pendant qu'il servait de cobaye organique.

— « Allez vous faire foutre, » murmura Jason.

Il coupa la liaison. Le silence cisela l'obscurité. Les drones tournaient autour de lui comme des mouches mécaniques. C'était cela, le projet Eclipse. Ce n'était pas du cinéma, c'était une autopsie. Viola, la Matriarche de Fer, avait été claire : le public voulait l'odeur de la peur. Ils voulaient voir ses pupilles se rétracter face au vide. Ils

voulaient la preuve qu'il était encore fait de viande.

Il fit un pas. La pointe de ses bottes mordit le vide.

Vingt mètres de néant. Une éternité de béton. Jason ne réfléchit pas. Réfléchir était le luxe des morts. Il se détendit. Un ressort de viande et de haine. Le vide l'avala.

Pendant la première seconde, le temps se dilata. Un "Bullet Time" biologique. Il vit chaque détail de la façade : les joints de silicone usés, les reflets des enseignes néon sur les vitres teintées, les micro-fissures dans le minéral oppressant. Il était un accident en sursis fendant une atmosphère saturée d'électricité statique. Puis, la réalité le gifla. Le vent hurla contre son casque. Une agression thermique.

Trop court.

Son centre de gravité bascula. Ses bras cherchèrent une prise dans le néant. Le sol remontait à une vitesse terminale. C'est alors qu'il la vit. Sur la terrasse en face, Margot cadrerait l'image. Elle ne regardait pas l'homme. Elle sculptait la chute. Sa robe pulsait au rythme des marchés boursiers, virant au rouge sang à chaque chute de l'indice de peur.

Jason rugit. L'impact fut une symphonie de douleur. Ses épaules craquèrent. Ses ongles s'arrachèrent sur le revêtement rugueux, laissant des traînées d'hémoglobine sur le gris immaculé du bâtiment. Il resta suspendu au-dessus du précipice, les poumons brûlants. La douleur était une bénédiction. Chaude. Incontestable.

— « C'était parfait, Jason ! On a l'impact ! »

Margot s'approcha du bord. Elle le dominait, son parfum de jasmin et d'ozone envahissant ses sens. Elle posa une main gantée sur ses doigts ensanglantés. Elle ne l'aima pas. Elle ne l'aida pas. Elle savoura l'agonie.

— « Tu es la Machine Cinétique, Jason. Une machine ne s'arrête que lorsqu'elle tombe en panne. »

Il bascula sur la terrasse, s'effondrant sur le sol dur. Le ciel de Los Angeles était d'un violet électrique, strié par les sillages des voitures et les projections holographiques. Viola apparut en pixels bleus au-dessus de lui. Sa voix ciselait l'air nocturne.

— « Demain, Jason, on enlève le casque. On veut voir tes yeux quand tu réaliseras que la gravité est la seule chose honnête qui te reste. »

Elle disparut. Jason se redressa, les articulations criant de haine. Il rejoignit sa voiture, un anachronisme de métal noir. Elias, son soigneur au visage de chirurgie ratée, l'attendait.

— « Tu veux mourir en direct, Jason ? »

— « Elle a écrit "Authentique", Elias. Pour la première fois, elle a vu un homme, pas un script. »

— « Elle a vu une opportunité. Tu n'es pas plus vivant parce que tu te brises les os. Tu es juste plus facile à vendre. »

La voiture s'élança dans les limbes de la cité. Plus ils descendaient, plus la lumière devenait grasse, saturée par les émanations des réacteurs souterrains. Ils atteignirent le Sanctuaire. Margot l'y attendait déjà, sa robe virant au bleu glacial.

— « Demain, la chasse commence. Pas de script, pas de filets. »

Elle s'éloigna. Jason atteignit sa cellule de luxe. Il se déshabilla, dévoilant une cartographie de cicatrices. Shanghai. Nitro-Sapiens. Il était un palimpseste de

douleur. Il s'allongea sur le lit de régénération. Les sangles biométriques collèrent à ses tempes.

L'aube artificielle baigna la pièce d'une teinte ambre chirurgicale. INITIATION.

Jason rejoignit l'héliport. Viola et Margot l'attendaient sous le vrombissement des drones de surveillance lourde. Margot fixa un boîtier sur son sternum. Son cœur narratif.

— « 3... 2... 1... Action. »

Jason sprinta. Il se jeta de la plateforme. La ville n'était plus un décor, elle était son adversaire. Il sentit le premier drone-traqueur fondre sur lui. Une décharge de plasma bleu frôla son épaule, volatilissant le cuir. Il plongea derrière un bloc de climatisation.

Il s'immobilisa, le dos contre le métal brûlant. Un sifflement strident monta dans ses oreilles. Le premier drone-traqueur s'enclenchait, un gémissement de turbine à haute fréquence qui déchirait l'air. Puis, la chaleur. Une onde thermique invisible, l'odeur d'ozone du plasma qui armait sa charge.

Chapitre 4

L'Éthique de l'Ombre

C'était une précipitation tiède, chargée de résidus de graphène et de microplastiques, une sueur urbaine qui transformait le bitume des boulevards en un miroir noir. Au-dessus de la canopée de verre, le ballet des drones traquait les émotions sans licence.

Viola, calée dans le cuir tanné d'une Lincoln 1965 — carcasse de métal lourd, sanctuaire sans silicium — toisait le chaos. Ses mains, gantées de dentelle, conservaient une rigidité de marbre. Elle restait l'ultime gardienne d'un temple dont les fidèles préféraient désormais les algorithmes de prédiction aux autels de chair.

La voiture s'engouffra dans les entrailles d'un complexe de stockage, sous les collines de Griffith Park. Ce sanctuaire de nitrate, enterré loin de la pollution électromagnétique, éteignait les signaux 9G comme on souffle une bougie.

— Nous y sommes, murmura le chauffeur.

L'air était saturé d'une odeur de vinaigre et de poussière centenaire. Viola marcha vers la salle des voûtes, où trois silhouettes l'attendaient dans le clair-obscur des projecteurs à incandescence.

Leo tripotait une fiole de cristal. Son visage, sculpté pour la mélancolie, trahissait une terreur brute.

— Viola. Les avocats. Meta-Paramount me harcèlent. Ils disent que ma Signature est piratée. Par un bot. Un nouveau scan demain. Je n'ai pas dormi. Pas de larmes en

stock. Rien.

— Les scans n’auront pas lieu, Leo. Pas si nous menons *Eclipse* au bout.

— Au bout de quoi ? grogna Jason.

Il émergea de la pénombre, les muscles saillants. Il ne tenait pas en place. Ses doigts frappaient une mesure nerveuse sur ses cuisses.

— Assureurs bloqués. Scènes de chute refusées. Ils disent que mon cœur bat trop vite. Une anomalie de données. Ils veulent me remplacer par un moteur physique. Du rendu pur. Pas besoin de moi.

Viola se plaça au centre du triangle. Elle retira son gant, révélant une main aux veines noueuses.

— Dehors, ils mangent vos visages. Ils transforment vos traumatismes en recommandations. Le studio ne veut pas d'un film, il veut une base de données. *Eclipse* est le dernier tournage physique. J'ai racheté vos images. Nous tournons en 70mm. Si vous saignez, le spectre sera rouge. Si vous mourez, l'écran restera noir.

Margot, assise sur une pile de boîtes rouillées, ne tremblait pas. Elle griffonnait des noms sur un carnet de papier.

— Tu nous proposes un suicide, Viola. Un acte romantique. Si nous refusons les scans, les réseaux neuronaux nous effacent. On ne sera plus rien.

— Vous ne l’êtes déjà plus. Margot, tu es une suite de pixels optimisée pour le temps de cerveau disponible. Leo, un deepfake de luxe calculé à Shanghai. Jason, un moteur qu'on va bientôt désinstaller.

Elle posa sa main sur la joue de Leo. Il tressaillit.

— Ici, vous êtes encore de la chair. La beauté de l'erreur. Le prestige de la destruction.

Leo baissa les yeux. Une larme, une vraie perle de sel, perla enfin. Viola la recueillit.

— Regarde. C'est ça, le cinéma. Le prix de l'instant qui ne revient pas.

[FICHER 04:12:09 – INTERVIEW JASON]

« L'impact. C'est tout ce qui compte. Un logiciel peut simuler la gravité, mais il ne connaît pas la densité de l'os qui pète. Viola veut du choc. Elle veut que je ressente la carcasse. C'est pas du jeu d'acteur, c'est de la balistique. »

Le lendemain, la sortie du bunker fut une agression physique. La pénombre laissa place à une incandescence artificielle qui leur percuta les rétines. Chaque photon de néon pesait une tonne. L'air extérieur, chargé d'ozone, leur brûlait les poumons comme une brûlure chimique.

— Tu sais qu'ils vont envoyer les tueurs, murmura Margot. Des assassins avec des injonctions de copyright.

— Qu'ils viennent, répondit Viola. Le film est déjà gravé sur la rétine du temps.

Ils marchaient maintenant dans les rues, mais ils ne voyaient plus la ville de la même manière. Ils étaient des transfuges du Spectacle. Sous les dômes publicitaires, leurs silhouettes redevenaient solides, lourdes, encombrantes. Ils n'entendaient plus le bourdonnement des notifications dans leurs implants, seulement le son irrégulier de leur propre respiration.

L'Éclipse avait commencé. Non pas dans le ciel, mais dans les entrailles d'une ville

qui avait oublié que les statues redevenaient dangereuses lorsqu'elles retrouvaient leur poids de chair. Chaque pas sur le bitume fissuré était une trahison. Ils étaient les déserteurs de l'Image Parfaite. Dans l'ombre des gratte-ciel, ils n'étaient plus des actifs financiers, mais des fantômes en marche, prêts à brûler pour une dernière seconde de vérité.

Viola regarda le grand projecteur Mitchell s'éteindre dans son esprit. Le tournage d'*Eclipse* n'était plus une possibilité, c'était une autopsie. Elle savait que le monde ne pourrait pas supporter la vue de leur agonie créatrice. Mais le temps, ce producteur incorruptible, attendait déjà le premier clap.

— Viola ? Qu'est-ce qu'on fait si on oublie ? demanda Leo dans le tumulte de la rue. Comment on fait pour... être ?

— Tu ne t'en souviens pas, Leo. Tu le deviens. C'est tout le principe du sacrifice.

Au-dessus d'eux, les drones continuaient de scanner des vides. L'incandescence urbaine masquait leur fuite, mais l'odeur du celluloïd en train de brûler flottait déjà dans l'air, promesse d'une fin qui sentait bon la gloire d'antan. Ils entraient dans le Grand Miroir. Le silence devint total. La Traque pouvait commencer.

Chapitre 5

Le Plateau sans Limites

L'air de Los Angeles n'était plus fait de dioxygène et d'azote ; c'était une soupe épaisse de photons agonisants, un brouillard de smog iridescent où le soufre des échappements se mariait à l'ozone des serveurs en surchauffe. Au sommet de la tour de la *Monolith Pictures*, Elias Thorne ne se tenait pas comme un réalisateur, mais comme un général de l'immatériel observant son champ de bataille. Ses mains diaphanes ne manipulaient aucun viseur. Elles semblaient pétrir le vide, modelant l'invisible.

« Le cadre est une prison, » commença-t-il d'une voix qui possédait la précision d'un scalpel laser. « Le montage est un mensonge pour les faibles d'esprit. Nous ne fabriquons pas un produit. Nous injectons une excroissance anarchique dans le tissu du réel. »

Autour de lui, les quatre piliers de cette cathédrale de pixels se tenaient immobiles. Leo, dont le visage était une icône de jeunesse éternelle sculptée par des algorithmes de chirurgie plastique, sentit un frisson ramper le long de sa colonne vertébrale. Il ajusta sa veste en soie synthétique. À cet instant, elle virait au violet de l'angoisse.

« Elias, » murmura Viola, sa voix de contralto, une plaque de marbre tombant sur le silence. Elle était la Matriarche de Fer, la dernière à avoir connu le cinéma des pellicules argentiques. « Tu nous parles de suppression des limites. Mais sans limites, il n'y a plus de jeu. Il n'y a que de la pathologie. »

Thorne pivota vers elle, son regard ne reflétant rien d'autre que les néons agressifs de la cité-monde en contrebas. « La pathologie est la seule vérité organique qui nous

reste, Viola. L'IA peut simuler la tristesse, elle peut générer un deuil parfait en trois millisecondes. Ce qu'elle ne peut pas faire, c'est subir l'usure du temps. À partir de cette seconde, vous n'êtes plus des acteurs. Vous êtes des vecteurs. »

Il fit un geste large vers la baie vitrée. La ville se convulsait comme une carte mère surchauffée, zébrée de flux lumineux, de drones de livraison et de publicités holographiques de quarante étages qui promettaient le salut par la consommation sensorielle.

« Le plateau, c'est cette ville. Chaque passant est un figurant. Chaque caméra de surveillance est une source. Le film se monte seul, dans le Cloud, nourri par vos sécrétions de cortisol, vos trahisons réelles. Vivez. Pour la première fois de vos carrières de fantômes, vivez. »

[CONFESSIONNAL NUMÉRIQUE : LEO – PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE 442]

« Est-ce que je joue ? Est-ce que je séduis par devoir ou par survie ? Si l'image s'arrête, je m'efface. C'est tout. Elias vient de tuer le mot "Coupez". Il a transformé l'univers en un œil géant qui ne cligne jamais. Je regarde mes mains et je cherche les câbles. »

Jason s'approcha du bord du toit. Ses muscles tendaient son costume technique, véritable épiderme synthétique. L'adrénaline était son oxygène. Il enjamba la rambarde et se laissa basculer dans le vide, déclenchant son grappin magnétique avant même que le cri de Viola n'ait pu franchir ses lèvres. La chute fut une symphonie de vent froid. Jason sentit l'air s'engouffrer dans ses poumons, une sensation brute, presque douloureuse. Il se balança entre deux gratte-ciel, ses bottes frôlant les panneaux où le visage de Leo, démultiplié, vendait un parfum nommé *Oblivion*.

En bas, Margot avait déjà entamé sa mue. Elle se tenait à l'entrée d'un club souterrain,

le *Neural Bypass*. Margot lissa sa robe de mailles métalliques qui capturait chaque reflet de néon pour le transformer en une aura changeante. Elle ne jouait pas ; elle dominait l'écosystème. Elle chercha la faille, l'angle mort de la surveillance d'Elias.

« On commence par quoi ? » murmura-t-elle pour elle-même. « Par la séduction ? Ou par l'incendie ? »

La phase d'Infiltration fut une dissolution. Leo se retrouva dans un appartement de luxe sur Wilshire Boulevard. Les draps en satin de carbone, le bar chargé de spiritueux synthétiques : tout était fonctionnel. L'eau coulait, chaude. Le vin avait le goût de la terre. Il chercha la lueur rouge d'une caméra. Rien. Le vide absolu. La caméra était partout parce qu'elle n'était nulle part. Elle était dans le thermostat, dans les fibres du tapis, dans ses propres fluides.

Soudain, la porte s'ouvrit. Une femme entra, d'une beauté algorithmique. Elle le regarda avec une indifférence glaciale.

« Tu es tard, » dit-elle.

« Qui êtes-vous ? »

Elle rit, un son sec. « Ta femme depuis trois ans, Leo. Ne fais pas l'idiot. On a des invités à vingt heures. »

Le script le frappait en plein visage. Il n'avait aucune répétition. Mais il vit, dans le miroir, son propre visage : celui de l'Éternel Enfant-Roi. Son masque se remit en place. Il sourit. Ce sourire carnassier qui avait fait sa fortune.

Pendant ce temps, à San Pedro, Viola marchait parmi les déshérités. Elle avait troqué sa haute couture pour un manteau de laine grise. Ici, les néons étaient brisés. On brûlait des résidus de plastique. Pour Elias, Viola était la caution morale. Pour Viola, c'était une guerre sainte. Elle s'arrêta devant un groupe de sans-abris se partageant une cartouche de nutriments périmés.

« Est-ce que vous savez que vous êtes filmés ? »

Un vieil homme leva la tête, les yeux couverts de cataractes numériques. « On a toujours été filmés, ma jolie. Par les satellites, par les banques. Qu'est-ce que ça change qu'un mec d'Hollywood en fasse son dîner ? »

Viola sentit une oppression. L'absence de script lui donnait le vertige. Face à la misère utilisée comme papier peint, elle se sentit vide. L'Ontologie du Néant commençait ici : quand l'image s'éteint, il ne reste pas de la réalité, il reste du silence.

**[CONFESSIONNAL NUMÉRIQUE : JASON – PROPRIÉTÉ
INTELLECTUELLE 009]**

« Ce n'était pas une cascade. J'ai glissé. Pour de vrai. Pas de filet, pas de doublure. Thorne veut que la mort soit une option narrative. Il dit que le public veut voir le moment précis où l'âme quitte le corps. C'est le seul moment qu'ils ne peuvent pas acheter sur une application. Je suis une balle de fusil. La ville est ma cible. »

La nuit avançait. Margot, dans un carré VIP, manipulait les ego comme des variables de code. Elle vit un homme, le producteur Sterling, l'observer. Elle se leva, sa robe crépitant d'électricité statique.

« Vous avez l'air d'un homme qui cherche un scénario qui n'existe pas encore. »
L'homme sourit. « Dans cette ville, Margot, tout est déjà écrit. »
« Et si je vous proposais de brûler le livre ? »

C'était l'Infiltration. Elle n'agissait plus pour Elias. Elle agissait pour sa propre survie. Ou était-ce exactement ce qu'il attendait ? Le doute était le moteur de l'intrigue. Le ciel de Los Angeles vira au rouge sang, une aurore boréale artificielle déclenchée par les satellites. Les quatre acteurs ressentaient la même sensation : celle

d'être des insectes épinglés sur un velours noir.

Leo, dans son appartement, regarda la femme qui prétendait être son épouse. Elle dormait. Il voulut vérifier si elle saignait ou si elle fuyait du liquide de refroidissement. Il s'arrêta. S'il faisait cela, il brisait la scène.

« Tourne, Elias, » chuchota-t-il. « Continue. Parce que si tu t'arrêtes, je ne sais plus comment respirer. »

Le bitume de Sunset Boulevard transpirait une huile irisée. Jason fendait la foule comme une lame de rasoir. Il sentait les capteurs. Il devinait leur présence dans le regard vide d'un serveur, dans la cadence suspecte des essuie-glaces d'une berline autonome. Il s'arrêta devant une vitrine où des mannequins holographiques portaient des vêtements de deuil en fibre optique. Son propre reflet lui apparut : nerveux, les yeux dilatés par une insomnie volontaire.

Margot, dans sa villa de Bel Air, faisait face à Sterling. L'homme transpirait.
« Elias est fou, Margot. Il utilise les fonds pour transformer la ville en un asile. C'est un massacre juridique. »

Margot eut un sourire carnassier. « Le public ne veut pas de la loi. Il veut de l'éternité. Si vous voulez sortir de ce film, donnez-moi les codes du serveur central. »

La trahison était la forme la plus pure de la performance. Elle sabotait le film de l'intérieur pour ne plus être un cobaye.

À Skid Row, Viola vit des techniciens dissimulés sous des capuches holographiques. Ils ajustaient les éclairages pour que la détresse des sans-abri ait un grain plus cinématographique. Elle s'arrêta devant une flaque croupie où se reflétait l'enseigne « ECLIPSE ».

Un jeune homme s'approcha. « Madame... est-ce que c'est bientôt fini ? Le réalisateur

a dit que si je pleurais bien, j'aurais un bonus. Mais je n'ai plus de larmes. »
Viola posa une main sur sa joue glaciale. « Ne pleure pas pour lui. Garde tes larmes pour le moment où les lumières s'éteindront vraiment. »

Soudain, le ciel rouge fut lacéré par des explosions silencieuses. Des gerbes de lumière blanche tombèrent sur la ville, transformant la nuit en un jour spectral, sans ombres. La voix d'Elias Thorne résonna dans leur crâne :

— « La phase 1 est validée. Vous avez embrassé l'illusion. Maintenant, la traque commence. Le premier qui sort du personnage meurt au montage. Si vous n'êtes pas au montage, vous n'existez pas. »

La ville n'était plus un plateau. Elle était un prédateur. Les rues bougeaient. Les panneaux affichaient leurs péchés. « LEO EST UN VIDE », « JASON EST UNE MACHINE », « MARGOT EST UNE TRÂÎTRE ». Jason bifurqua dans une rampe de parking, poursuivi par deux berlines noires sans chauffeurs. Il riait.

L'impact fut d'une beauté atroce. Le métal se tordit dans un fracas de symphonie industrielle. La fumée qui s'échappait du capot n'était pas blanche ; elle était chargée de nanites, une vapeur de luxe et de mort. Jason s'extirpa de l'habitacle avec une lenteur de reptile blessé. Son sang traçait une ligne de vérité sur son visage. La foule s'était amassée, tendant leurs lentilles.

« Est-ce que mon agonie est en 8K ? » cracha-t-il.

Leo, dans sa suite du *Château Marmont*, contemplait son néant. Sur le panneau holographique extérieur, son visage grand comme un immeuble le fixait. Le slogan « LEO EST UN VIDE » clignotait. On vendait sa perte de substance. Il posa sa main sur la vitre vibrante.

« Tu veux mon vide, Elias ? Regarde comme je le remplis de rien. »

Dans la Zone Grise, Margot tenait une mallette de titane. Elle décrocha un combiné téléphonique décrépit.

— « Viola, je sais que tu écoutes. »

— « On ne joue plus, Margot. Vous n'êtes plus des acteurs, vous êtes des enzymes. »

— « C'est ce qu'il croit. Je vais lui donner une performance qu'il ne pourra pas monter. »

Margot activa un perturbateur de fréquences. Pendant trois secondes, elle fut un fantôme dans la machine. Elle ressentit la terreur pure de n'être plus personne quand on ne la regarde plus.

Jason, près de sa voiture en feu, marcha vers la foule. Il saisit un adolescent. Jason pointa le pistolet sur sa propre tempe.

— « Est-ce que c'est du cinéma ? Dis-leur de voter ! Est-ce que je tire ou est-ce que je deviens une marque déposée ? »

Le téléphone du garçon affichait : "JASON DOIT-IL PRESSER LA DÉTENTE ?".

Dans son bureau de verre, Elias Thorne observait. Il augmenta la saturation des couleurs.

— « Magnifique. Ils ne cherchent plus le rôle. Ils cherchent la blessure. »

Le ciel de Los Angeles vira à l'écarlate. Leo, au sol, commença à rire, un rire qui se transforma en sanglot organique, laid, vrai. Thorne savourait la symphonie.

— « Le décor a fini de digérer la réalité. Voyez comme le vide est photogénique. »

Jason accéléra sur sa moto, Margot agrippée à lui. Les balles des drones grêlaient sur le bitume. La Traque n'avait qu'une règle : pour que l'image soit éternelle, la chair devait être sacrifiée. Le film respirait. Il avait mangé la ville. Il dévorait ses dieux.

L'écran devint noir. Seul subsista le battement de cœur de Leo, amplifié jusqu'au bruit blanc.

— « Vous regardez toujours ? » chuchota Thorne. « Bien. Parce que maintenant, c'est votre tour d'entrer dans le champ. »

Chapitre 6

Première Prise : Sabotage

L'asphalte de Los Angeles n'était plus une route ; c'était un conducteur électrique, une veine ouverte où coulait l'incandescence froide des publicités. Sous cette voûte de cuivre et de silicium, le quartier des lumières tubulaires s'étirait comme un labyrinthe de verre brisé. Jason était au volant de la Cénit-X, une bête de métal brut, dépourvue d'assistance. Il sentait chaque vibration du moteur dans ses vertèbres. C'était cela, la promesse d'Éclipse : le retour au tactile, à la sueur, à la peur qui fait trembler les mains sur le cuir du volant. Dans le rétroviseur, la Mustang 1968 de Leo découpait l'obscurité. Leo, l'Éternel Enfant-Roi, conduisait comme il vivait : avec un mépris total pour la physique.

INTERVIEW – JASON (CAMÉRA 2 - GROS PLAN - NOIR ET BLANC)

« L'adrénaline n'est pas un choix. C'est le seul moment où le script s'arrête. Quand je prends un virage à cent soixante dans une ruelle étroite, l'IA ne peut rien simuler. Elle ne sait pas si mon cœur va lâcher. C'est la seule vérité qui reste : le point de rupture. Leo, lui, court après le néant. Il veut mourir devant une caméra pour être sûr d'avoir existé. Moi, je veux juste que la vitesse me dépouille de mon nom de marque. »

Le duel commença par un hurlement de gomme sur le bitume saturé d'humidité. Jason s'engouffra dans une artère bordée d'échoppes de nouilles artificielles. La foule s'écarta dans une chorégraphie de terreur. Soudain, une décharge statique crépita dans son implant neuronal. Sa vision oscilla. Un voile de pixels rouges s'abattit sur son

champ visuel. À quelques kilomètres de là, dans la suite du Château Marmont, Margot trônait devant une console de mixage sensoriel. Elle voyait à travers les yeux de Jason, piratant les flux de données de son cerveau. Pour elle, Jason était une marionnette dont elle accordait les nerfs comme les cordes d'un violon dissonant.

— Trop de confiance, Jason, murmura-t-elle, un sourire glacial étirant ses lèvres. Un peu de chaos pour le troisième acte.

Elle injecta un virus de latence synaptique. La ruelle se tordit. Les murs de briques semblèrent se liquéfier. Le virage disparut, remplacé par l'image rémanente d'un mur de béton fantôme. Jason braqua violemment, évitant l'obstacle imaginaire tandis que la Cénit-X faisait une embardée, l'arrière chassant sur les pavés luisants. Derrière lui, Leo accéléra. Sa Mustang rugit, frôlant le pare-chocs de Jason dans une étincelle de chrome. La douleur fut immédiate, une aiguille plantée derrière le globe oculaire de Jason. Margot augmentait le gain, cherchant à briser l'acteur pour révéler l'animal.

Les deux voitures s'élancèrent sur le pont qui enjambait la zone industrielle. Leo tourna la tête. À travers les vitres, Jason aperçut ce visage d'ange déchu. Leo ne regardait pas la route. Il fixait Jason, une main lâchant le volant pour saluer son rival.

— Jason, tu rates ton entrée, grésilla la voix de Leo dans l'habitacle, détournée par la régie. La lumière baisse, et tu n'es toujours pas mort.

Leo braqua brusquement. Le choc de métal contre métal projeta des gerbes de feu. Margot, furieuse d'avoir perdu un instant le contrôle, infiltra le système urbain. Elle dressa une herse de sécurité à la sortie du pont. Aucun des deux ne freina. La Cénit-X passa sous la structure avec un bruit de métal raclé, arrachant le toit dans un fracas de verre. Leo dut piler net, sa Mustang effectuant un tête-à-queue avant de s'immobiliser contre le mur de fer.

INTERVIEW – MARGOT (CAMÉRA D'ÉPAULE - STYLE DOCUMENTAIRE)

« Le public pense que le cinéma est une question de vision. C'est faux. C'est une question de contrôle. Viola veut de l'éthique, Leo veut de l'attention, et Jason veut de la vitesse. Moi, je veux l'architecture de leur âme. Le sabotage n'est pas malveillant, c'est de la mise en scène pure. C'est le scalpel sur la chair vive pour rendre Jason réel. »

Jason continua de rouler sur quelques centaines de mètres avant de s'immobiliser dans une ruelle grasse. Il sortit de la carcasse fumante, le visage maculé de cambouis. Il s'engouffra dans une bouche d'égout pour échapper aux drones de tournage qui plongeaient vers lui. La pénombre des entrailles de la ville n'était pas un silence, c'était une fréquence. L'air avait le goût du cuivre oxydé. Jason s'arrêta, une main contre une paroi suintante. Le noir du tunnel fut soudain déchiré par un flash magenta électrique.

— Tu m'entends, Margot ? hurla-t-il vers les parois. Viens sentir la fange si tu veux vraiment faire partie du film !

Margot frappa une commande de surcharge. Jason fut frappé par une onde de choc mémorielle. Il tomba dans l'eau saumâtre. C'est alors que le premier drone de récupération le rattrapa, restant en vol stationnaire à quelques centimètres de ses pupilles dilatées.

— Regarde l'objectif, Jason, dit une voix de synthèse sortant de la machine. Donne-moi la prise finale.

Jason lutta pour relever la tête. Dans le reflet de la lentille, il vit un homme traqué, réduit à une donnée brute. Le sabotage de Margot avait eu un effet secondaire : en

surchargeant son système, elle avait déconnecté sa conscience sociale. Il ne restait plus que l'instinct. Jason plongea sa main dans la boue et en retira un éclat de verre de son propre pare-brise, ramassé lors du crash. D'un geste d'une rapidité foudroyante, dictée par une pure impulsion animale, il saisit le drone.

Il ne chercha pas à le détruire immédiatement. Il fixa la caméra, ce petit œil de verre qui transmettait sa détresse à des millions de voyeurs. D'un mouvement précis, il s'entailla la paume. Il laissa son sang couler directement sur l'objectif, maculant l'image parfaite d'une tache rouge, opaque et vibrante. Le signal se brouilla. L'image d'Éclipse devint une bouillie de pixels pourpres.

INTERVIEW – LEO (CAMÉRA CACHÉE - DANS L'HABITACLE DE LA MUSTANG)

« Il croit qu'il a gagné parce qu'il a saigné sur leur lentille. Il ne comprend pas. Le réalisateur n'a même pas besoin de nous voir pour nous filmer. Jason pense avoir échappé au script, mais son agonie était prévue dès la troisième révision. Ce qu'il a ressenti — cette petite étincelle de réalité — c'était juste un effet spécial de plus. On est tous des cobayes. Et le pire, c'est qu'on en redemande. »

Jason lâcha l'appareil et s'enfonça dans le noir absolu, là où aucune caméra ne pouvait le suivre. Il ne restait rien de l'idole, seulement une ombre blessée qui venait de comprendre que la seule façon de rester réel était de polluer l'image. Le Grand Miroir venait de se briser, et ce que l'on apercevait à travers les fissures n'avait rien d'une œuvre d'art. C'était la fureur, affamée et définitive. Le script brûlait, et les cendres commençaient à étouffer les projecteurs. L'éclipse était totale.

Chapitre 7

L'Intimité Mise à Prix

Ce n'était ni un bureau, ni un confessionnal, mais l'air y gardait l'odeur de culpabilité rance des églises de béton après les vêpres. La « White Room » du Studio 4 était un non-lieu chromatique. Un espace blanc où l'ego venait se fracasser contre l'absence d'angles. Au centre, un fauteuil en cuir d'autruche semblait flotter sur une résine époxy dont le brillant rappelait la surface d'un œil immense.

Leo était assis là. L'Éternel Enfant-Roi. À trente-deux ans, son visage possédait encore cette malléabilité indécente qui avait fait sa fortune. Sous les projecteurs, sa peau semblait prête à se détacher de l'os, comme un masque de silicone mal ajusté. Il portait un costume en soie grège, d'une coupe si précise qu'elle paraissait sculptée à même son anatomie de titan fatigué. Une de ses articulations craqua dans le silence, un bruit sec de branche brisée.

Face à lui, le « Dispositif ». Une araignée mécanique, un gimbal gyroscopique suspendu au plafond. Sa lentille anamorphique le fixait avec l'insistance d'une pupille de verre. C'était l'Interface. L'Entité qui remplaçait désormais Dieu.

— On tourne, Leo, murmura une voix désincarnée.

C'était Viola. On ne voyait pas son visage, on percevait seulement le sifflement pneumatique de ses poumons artificiels entre chaque mot. Ses mains, sèches comme du parchemin, ne quittaient jamais les commandes.

— Ne nous donne pas le script. Donne-nous l'os.

Leo releva la tête. Ses yeux, d'un bleu délavé par trop de flashes, se fixèrent dans l'objectif. Il ne regardait pas la caméra ; il regardait à travers elle, vers les pupilles dilatées derrière les écrans rétiniens de la mégapole.

— L'os ? commença-t-il. Sa voix avait le goût de la poussière et le tranchant du verre pilé. Vous voulez la moelle ? Ce qui reste quand on a fini de ronger l'image ?

Il fit un geste vague. Sa main tremblait. Un spasme organique, une valeur ajoutée.

— Le problème, Viola, c'est que je ne sais plus si j'ai encore un squelette. Parfois, je me regarde dans le miroir après une prise, et je vois rien. Un écran vert en forme d'homme. Je ne joue pas la crise existentielle. Je vous dis juste que je ne suis déjà plus là.

Il se pencha. Son visage occupait tout le champ, une topographie de pores et de ridules que l'IA ne parvenait plus à lisser.

— Vous, là-bas, dit-il en s'adressant aux voyeurs de l'ombre. Vous pensez que je rentre chez moi et que j'enlève mes vêtements comme un costume ? Non. Je retire une peau pour en découvrir une autre, encore plus factice. Hier soir, j'étais avec une femme. On faisait l'amour, et au moment de l'orgasme, je cherchais l'angle. Je cherchais la lumière de trois quarts pour ma mâchoire. Je ne ressentais pas le plaisir, je visualisais le storyboard. Est-ce que ma sueur brillait assez ?

Il éclata d'un rire sec. Une odeur de fer émanait de la climatisation.

— Je ne peux plus jouir sans témoin. Sans l'œil rouge de cette machine, je m'évapore. Je redeviens de la donnée brute. Vous m'avez tellement découpé en avatars que vous avez fini par absorber ma capacité à ressentir.

Dans la régie, Viola observait les moniteurs. Le public adorait la détresse de l'idole.

Elle laissa le silence s'étirer. Leo avait horreur de l'absence de bruit.

— Jason... lui, il a trouvé la solution, reprit Leo. Il saute des toits sans câbles parce que c'est le seul moment où il a peur de mourir pour de vrai. Mais moi ? Je suis censé être celui que vous aimez détester, celui qui dépense des millions juste pour remplir le gouffre. Mais le gouffre gagne toujours.

Il s'arrêta. Le cuir du fauteuil grinça. Dans ce monde saturé, ce petit bruit organique paraissait presque obscène.

— Vous savez ce qui me terrifie le plus ? murmura-t-il. Ce n'est pas que vous me dévoriez. C'est que vous finissiez par vous lasser. Qu'est-ce qui se passe quand l'idole ne pleure plus assez fort ?

Il se tut. Un flash rouge balaya la pièce. Leo sursauta. Pendant une fraction de seconde, le masque tomba. C'était un animal pris dans les phares d'une civilisation qui ne savait plus comment s'éteindre.

— Je ne sais plus qui parle, avoua-t-il dans un souffle. Est-ce que c'est moi ? Ou la version de moi que vous avez créée ? La frontière a fondu. On a versé trop d'acide dessus.

Il se leva. Le mouvement était trop fluide. Même dans son désespoir, il restait une créature de spectacle. Il s'approcha de la lentille jusqu'à ce qu'elle touche son front.

— Regardez-moi bien. Regardez votre roi. Je suis le miroir de votre propre manque. Vous ne m'observez pas souffrir, vous observez votre incapacité à ressentir quoi que ce soit sans l'intermédiaire d'un écran.

D'un geste brusque, il arracha le micro-cravate. Il le jeta au sol. Un bruit sourd. Il resta là, debout dans la lumière crue, attendant que quelqu'un lui dise que la prise était

bonne. Qu'il avait mérité son droit à une autre heure d'existence.

— C'était parfait, Leo, grésilla Viola. On garde la prise. On passe à la suite.

Il quitta le studio. Dehors, la lumière de Los Angeles sourdait du sol, une exsudation de phosphore et de xénon. Il avança dans ce bouillon de culture. À son passage, les panneaux publicitaires le saluaient, ajustant leurs messages à son taux de cortisol.

Il s'engouffra dans une ruelle. Les enseignes des Neuro-Bars crépitaient, jetant des éclairs violets sur les murs. Une silhouette se détacha de l'ombre d'une benne. Un Zéro. L'homme avait le visage flou, un brouilleur de signal dissimulé dans son col.

— Vous êtes lui... murmura l'homme. L'Enfant-Roi.

Leo s'arrêta. Il n'y avait pas de prompteur ici. Il sentait l'odeur de la vraie sueur de l'inconnu, un parfum de réalité qui le heurta comme une gifle.

— Vous n'êtes déjà plus là, Leo, dit simplement le Zéro.

Un sifflement déchira l'air. Un faisceau rouge frappa le mur. Des techniciens en combinaisons grises surgirent des ombres. Le Zéro fut plaqué au sol. Margot apparut, ses talons mordant le béton avec une précision de scalpel. Sous la lueur résiduelle, sa peau semblait faite de porcelaine et de verre pilé.

— Leo ! C'était brillant ! s'exclama-t-elle. L'interaction avec le civil... Viola va adorer. C'est l'essence même de la Phase 3 : la contamination de la fiction par le réel.

Leo regarda l'homme au sol. Le brouilleur avait été arraché. Son visage était nu, terrifié.

— C'était un acteur ? demanda Leo.

Margot eut un rire cristallin.

— Un figurant organique. On l'a laissé s'introduire ici. Le danger doit être réel pour que l'image soit sublime. Jason arrive. Prépare-toi, Leo. La traque ne peut pas s'arrêter pour un moment de philosophie de trottoir.

Le moteur d'une moto déchira le silence. Jason. La Machine Cinétique. Leo redressa la tête. Il sentit le regard des millions de spectateurs sur lui, une pression physique, une étreinte de fantôme. Il était prêt à être dévoré.

Le fracas du verre trempé ricocha contre les façades de béton brut. Une balle de Jason venait de pulvériser un panneau publicitaire affichant le visage de Leo. Des fragments de polycarbonate tombèrent comme une pluie de diamants synthétiques. Leo regarda les débris. Son propre œil de papier le fixait au sol.

Il pivota vers la caméra principale qui le suivait, un modèle Phantom capturant l'agonie à haute vitesse.

— Vous voyez ça ? murmura-t-il. Ce n'est pas de la peur. C'est le soulagement. Enfin une interaction qui n'est pas passée par un filtre.

La moto de Jason, structure squelettique de chrome noir, dérapa dans un virage. Jason ne descendit pas. Il faisait corps avec la machine, son casque intégral reflétant les lumières de la ville comme une pupille d'insecte. Il voyait Leo comme une cible, une statistique de box-office. Il braqua son arme. Une décharge d'impulsion. Le panneau voisin explosa dans un geysier d'étincelles.

Leo marchait vers lui, les mains ouvertes. Une silhouette perdue dans une arène de fer.

— Allez, Jason ! hurla Leo. Montre-leur que tu es encore en vie ! Tue-moi, et tu

redeviendras un homme !

Jason accéléra. La distance se réduisait. Le cavalier de l'apocalypse contre le prince du néant. Au dernier moment, Jason coucha la moto. Une manœuvre suicide. Le véhicule glissa sur le côté, projetant des gerbes d'étincelles qui illuminèrent la rue. Le corps de Jason percuta Leo de plein fouet.

Les deux hommes furent projetés dans la vitrine d'un ancien cinéma abandonné, le Lumière Regency. Le verre vola en éclats. Ils tombèrent au milieu des sièges en velours moisi et des vieux cartons de pop-corn fossilisés.

Le silence fut total. Seule l'odeur de la poussière et du sang flottait dans l'air saturé. Leo releva la tête au milieu des décombres. Il était couvert d'un rouge vif, presque trop beau, un rouge Technicolor qui tranchait avec la pâleur de sa peau. Il regarda Jason, dont le casque avait sauté dans le choc. Son visage était un masque de fatigue pure.

— On y est... murmura Leo, sa voix n'étant plus qu'un sifflement. On est à l'intérieur de l'image, Jason.

Jason cherchait désespérément un point de repère, une régie, un assistant. Mais il n'y avait que les drones qui continuaient de filmer, leurs optiques froides scrutant chaque spasme de leur anatomie brisée. Leo tendit une main tremblante vers Jason, non pas pour l'attaquer, mais pour le toucher, pour vérifier qu'il était bien fait de chair.

— Ne détourne pas le regard. C'est ici que le réalisateur nous confronte. Tu sens ça ? Ce rien qui nous remplit ? C'est ce qu'on appelle l'Art.

Sur les écrans géants de la ville, on voyait désormais deux hommes saignant dans l'obscurité d'un cinéma mort. Le public restait pétrifié devant ce naufrage. Leo se laissa retomber contre un fauteuil éventré. Il fixa l'objectif d'un drone qui s'était posé

juste devant lui. Il y vit son propre visage, ravagé, sublime.

— C'est la métastase, murmura-t-il enfin.

Personne ne coupa. La caméra enregistra le silence, le sang qui coulait, et la lente agonie de deux dieux déçus. L'Éclipse était totale. Dans l'obscurité du Lumière Regency, seul l'œil implacable de l'objectif brillait encore, dévorant jusqu'à la dernière particule de leur existence.

Chapitre 8

Le Script de la Rue

Le silence dans le sanctuaire de Thorne n'était pas une absence de bruit. C'était une sommation de fréquences inaudibles, une vibration d'atomes survoltés contre les parois de verre dépoli. Ses talons ne claquaient pas ; ils s'enfonçaient dans le composite carbone avec le bruit mat d'un corps qu'on étouffe. Viola marchait seule. Dans cette ville-cinéma, l'intimité était une antiquité vendue aux enchères.

Sur les écrans muraux, des flux de données s'écoulaient en cascades chromatiques. Ce n'était pas une surveillance classique, mais une cartographie du vivant. Elle activa l'interface *L'Écorché*. Le visage de Leo apparut en gros plan. Ce n'était plus l'Enfant-Roi au sourire dévastateur, mais une topographie de muscles faciaux striée de vecteurs rouges. À côté de l'image, les graphiques s'agitaient avec une frénésie de sismographes.

Rythme cardiaque : 114 bpm. Cortisol : +22%.

*PRÉDICTION : EFFONDREMENT ÉMOTIONNEL DANS 43 SECONDES.

DÉCLENCHEUR : STIMULUS SONORE 14.2 HZ.*

Ce n'était pas de la direction d'acteur. C'était une vivisection psychique. Thorne n'attendait pas que la grâce survienne ; il l'extrayait comme on fore une nappe phréatique épuisée.

— Ajustez son taux de cortisol à 12 %, je veux voir la nuance exacte de son abandon.

La voix de Thorne n'émanait d'aucun haut-parleur précis. Elle saturait l'air vicié de la pièce. Viola ne chercha pas son regard. Elle savait qu'il était une présence gazeuse

dans ce système.

— C'est une boucherie, Thorne, répondit-elle d'un ton chirurgical. Vous documentez une agonie.

— L'Art exige la suppression de l'ego, Viola. Ce que vous nommez manipulation, je l'appelle accélération de la vérité. Leo ne pleurerait pas ainsi s'il n'avait pas ce vide en lui. Je lui donne le courage d'être aussi pathétique qu'il l'est réellement. Regardez l'écran 4.

L'image montrait une artère de Los Angeles saturée par l'incandescence chimique des panneaux publicitaires. Au centre de la chaussée, un homme était agenouillé. Leo. Il griffait l'asphalte, le visage déformé par une crise de panique. Des drones invisibles tournaient autour de lui, captant chaque pore de sa peau, chaque spasme de ses poumons.

— Il croit qu'il est seul, murmura Viola.

— La caméra ne s'éteint jamais. C'est la règle du Script de la Rue. Ma matrice prédictive a anticipé cette rupture à 22h14. J'ai simplement fait passer l'éclairage public au bleu cobalt pour souligner sa solitude.

Viola posa ses doigts sur la surface tactile. Elle sentit la chaleur des processeurs. Un fichier s'ouvrit, affichant son propre profil. *Micro-tremblements de la main gauche. Ocytocine en chute libre.* Le quatrième mur n'avait pas seulement éclaté ; ses débris servaient de lentilles de contact à un démiurge.

— Et quand ils seront vides ? Quand vous aurez drainé chaque goutte de sincérité pour alimenter votre moteur de rendu ?

— Il restera l'Éclipse. Une image si saturée de douleur authentique qu'elle pourra

enfin réveiller les morts qui nous servent de spectateurs. Votre doute augmente votre valeur dramatique de 15 points, Viola. Vous êtes plus fascinante quand vous me haïssez.

Viola atteignit le seuil. S'arrêta. Sur l'écran, Leo n'était plus qu'une fréquence qui s'éteignait.

— Je vais l'arrêter, Thorne. Je vais leur dire que leurs larmes sont des lignes de code.

— Ils ne vous croiront pas. Ils ont besoin que ce soit vrai. Ils préfèrent être des cobayes magnifiés que des individus ordinaires oubliés.

Elle sortit. Le couloir changea subtilement de teinte, passant d'un blanc clinique à un jaune ambré. Thorne intégrait déjà sa fuite dans le montage. L'air extérieur était lourd, chargé d'une humidité synthétique qui collait aux tempes. Viola commença à marcher sur Sunset Boulevard, parmi les figurants anonymes et les accros aux émotions dématérialisées.

L'odeur du jasmin de Savannah monta. Thorne ne volait pas seulement son image ; il exhumait ses morts. Elle sentit la luminescence spectrale des écrans brûler ses rétines sans projeter d'ombre. Un message s'afficha sur son terminal crypté : *Votre rythme cardiaque se stabilise. Scène 12. Action.*

Elle lâcha l'appareil. Le verre se brisa sur le goudron. Elle s'arrêta au centre de la foule, là où les drones de presse planaient comme des insectes attirés par un cadavre de luxe. Elle ne chercha plus l'ombre. Elle ferma les yeux.

Une goutte de pluie, une vraie, s'écrasa sur sa joue. Froide. Un cheveu s'échappa de son chignon et vint fouetter sa lèvre. Elle écouta le bruit de sa propre respiration, ce sifflement irrégulier, râpeux, que les fonctions de calcul n'avaient pas encore lissé. Thorne regardait une image. Viola, elle, sentait l'air entrer dans ses poumons. Elle

n'était plus une donnée. Elle était ce souffle, minuscule et souverain, qui échappait à la machine.

Chapitre 9

Gonzo-Prestige : La Fête Sanglante

L'Obsidienne Tower découpait le ciel de Los Angeles avec une arrogance de verre noirci, s'élevant bien au-dessus des nappes de smog iridescent qui stagnaient sur la Cité des Anges Déchus. Ce soir-là, le gala pour la « Préservation du Rêve Carbone » n'était pas une simple mondanité. C'était une veillée funèbre déguisée en bacchanale, un dernier soubresaut de chair avant que les processeurs ne dévorent définitivement l'industrie.

À l'intérieur, l'air sentait le luxe et l'électricité statique : un mélange d'effluves à mille dollars l'once et d'ozone recraché par les murs-écrans. La lumière pulsait selon une arythmie chromatique, passant du bleu électrique au rouge sang, calée sur le rythme cardiaque de l'assistance capté par les flûtes de champagne biométriques.

Margot traversait la salle comme une torpille silencieuse. Sa robe, composée de micro-lamelles d'argent liquide, coulait sur sa peau à chaque mouvement, reflétant les visages déformés des invités. Elle n'était pas là pour fêter la survie du cinéma, mais pour en diriger l'autopsie. Dans son oreillette, le bourdonnement de la régie lui transmettait les flux de données des soixante-douze caméras invisibles qui transformaient ce gala en le décor principal d'Éclipse.

— Cible en vue. Secteur 4. Près de la fontaine de sang synthétique. Il est pathétique, Margot. Fais-en une œuvre d'art.

La cible, c'était Leo. L'Éternel Enfant-Roi.

Il se tenait là, entouré d'une cour de starlettes aux visages sculptés par les mêmes

algorithmes de beauté. Leo, lui, était une anomalie. Son costume de velours élimé était une relique des années 2020. Ses yeux brillaient d'une lueur de panique animale derrière ses pupilles dilatées par la Neon-Caine. Il riait trop fort, un son de verre pilé.

INTERVIEW CONFESSIIONNELLE – MARGOT (Cadre serré, lumière crue, fond gris béton) :

« Leo croit encore que son charisme peut arrêter le progrès. Il pense que ses larmes ont plus de valeur qu'une IA générative parce qu'elles sont salées. La vérité, c'est que je ne supporte pas sa sincérité ; elle me rappelle tout ce que j'ai dû effacer chez moi pour arriver ici. Mon travail est de lui montrer que son agonie n'est qu'une suite de données optimisables. Pour que le film soit grand, il doit devenir un même. »

Margot s'approcha de lui, fendant la foule. Elle posa une main sur l'épaule de Leo. Il sursauta, son visage s'illuminant d'une joie désespérée.

— Margot ! Regarde ce qu'ils ont fait... Ils disent que mon prochain rôle sera doublé par mon jumeau numérique. Ils veulent m'effacer.

Sa voix tremblait. Il agrippa son bras, ses ongles s'enfonçant dans le tissu précieux. Margot sourit. C'était une expression qui ne mobilisait aucun muscle inutile, une simple reconfiguration faciale destinée à rassurer la proie avant l'impact.

— Personne ne peut t'effacer, Leo. Tu es le soleil. Mais le soleil doit se coucher pour que l'éclipse commence. Viens sur le podium. Viola veut faire une annonce pour ta carrière.

Elle le dirigeait vers l'échafaud médiatique avec une fluidité de code source optimisé. Le podium central était une structure de verre suspendue au-dessus d'un vide de trente étages. Viola, la Matriarche de Fer, y attendait déjà, sanglée dans un tailleur-armure noir charbon.

Alors que Leo et Margot avançaient sur la passerelle, le silence tomba. Un silence poisseux, celui du public qui attend l'éclaboussure.

— Mesdames, Messieurs, commença Viola, nous sommes ici pour célébrer l'humain. Pour célébrer Leo.

Au signal de Margot, une immense projection s'activa. Ce fut une vidéo de surveillance brute. On voyait Leo dans sa loge, en pleine crise de paranoïa, rampant au sol, suppliant une IA domestique de lui confirmer sa propre existence. On le voyait se griffer le visage, hurlant contre le public qui l'adulait.

Leo s'arrêta net. Ses yeux firent des allers-retours entre son image dégradée et les invités qui commençaient déjà à pointer leurs lentilles oculaires vers lui pour diffuser l'humiliation en direct.

— Margot, arrête ça !

Elle recula d'un pas, sortant de la lumière pour le laisser seul dans le cadre. Elle savait que la caméra numéro 4 capturerait chaque micro-mouvement de ses muscles en train de s'effondrer.

— C'est ce que le public veut, Leo. Pas l'icône. Ils veulent le cadavre de l'icône.

INTERVIEW CONFESSIONNELLE – JASON (Dans un gymnase sombre, frappant un sac de sable virtuel) :

« Ce que Margot fait à Leo, c'est un carambolage au ralenti. Elle lui retire sa peau pour voir s'il y a encore quelque chose à l'intérieur. Le pire, c'est que Leo va adorer ça. Il se sentira enfin vivant parce qu'il aura attiré l'attention. C'est notre malédiction : on préfère être haïs et filmés qu'aimés et oubliés. »

Sur le podium, la musique lyrique commença à incorporer les cris de Leo enregistrés

dans la vidéo. Le son devenait une arme. Leo était à genoux. Il n'était plus un homme, mais un produit dont la date de péremption clignotait en rouge sur tous les écrans de la ville.

Soudain, une alarme stridente déchira l'atmosphère. Les lumières de la tour passèrent au noir total. Dans l'obscurité, un rire : Jason venait d'entrer avec une grenade fumigène.

— Coupez ! hurla une voix.

Le sol de verre de la passerelle commença à vibrer. Une fissure apparut sous les pieds de Leo. Margot sentit son assurance vaciller.

— Leo, ne bouge pas !

Mais Leo se releva avec un sourire dément. Il regarda le vide, puis la caméra flottante.

— Regardez bien. Voilà ma meilleure prise.

Il fit un pas dans le vide.

L'écran de la régie afficha : SIGNAL PERDU. Mais en bas, sur le boulevard, aucun corps ne s'écrasa. Les capteurs de pression du rebord indiquaient que personne n'avait franchi la ligne. Leo venait d'utiliser les propres outils de détournement de flux de Margot pour simuler sa chute physique tout en restant dans les ombres de la charpente.

Une lueur s'alluma au-dessus d'eux. Leo était debout sur une poutre structurelle, tenant une caméra portative. Il projetait désormais sa propre image sur les écrans géants, inversant le flux.

— La réalité est une erreur de montage, Margot.

Il sauta, atterrissant avec une souplesse de prédateur au milieu du trio. Il pointa sa caméra vers Margot, Viola et Jason.

— Regardez-vous. La Matriarche qui a peur pour ses actions. La Sirène qui monétise mon suicide. Et la Machine qui ne sait plus bouger sans script.

Margot vit les chiffres grimper. L'engagement mondial explosait. Elle comprit l'arme que Leo lui offrait. Elle s'empara d'une caméra mobile.

— Jason, prends les autres caméras. On va demander à nos invités combien ils paieraient pour voir Leo sauter pour de vrai.

Le gala bascula dans l'hystérie. Les serveurs-acteurs bousculaient les milliardaires. Margot, le visage illuminé par les premiers courts-circuits qui léchaient le plafond, ne cherchait plus la prise parfaite, mais le point de rupture.

Leo s'approcha d'elle et posa sa main sur la lentille de sa caméra, couvrant l'objectif d'une empreinte de sang et de sueur. Le monde, pour les millions de spectateurs, devint un noir organique et pulsant.

— C'est fini, Margot. Tu ne peux pas filmer le noir.

— Je peux filmer l'idée du noir, répliqua-t-elle dans un souffle.

La tour Eclipse gémit une dernière fois. Les fenêtres explosèrent sous la pression, aspirant les contrats et les étoffes dans le ciel de Los Angeles. La poussière retombait sur les invités, transformant le gala en une Pompéi de luxe. Sur un dernier écran tombé au sol, les courbes d'audience atteignirent un pic vertical, une érection de

chiffres célébrant la fin du réel.

Une seule ligne de texte s'afficha sur les murs calcinés, en lettres de néon blanc :

LA RÉALITÉ EST UNE OPTION QUE NOUS N'AVONS PLUS LES MOYENS DE
NOUS OFFRIR.

Chapitre 10

La Peur comme Moteur

À Los Angeles, l'oxygène avait cédé la place : une soupe de pixels pressurisés, de monoxyde de carbone et de désespoir électrifié. Sous le dôme de soufre violacé qui recouvrait la mégapole, Jason sentait chaque pore de sa peau hurler. Il n'était pas un homme en train de courir. Il était une cinématique de chair. Une séquence de données biologiques optimisée pour le frisson. Sa combinaison de capture de mouvement, seconde peau de polymères intelligents incrustée de capteurs haptiques, luisait sous les néons agressifs d'une ruelle de Downtown. Là-bas, les ombres possédaient la consistance du goudron frais.

Le silence n'existait plus. Il restait cette pulsation du serveur central d'« Eclipse », grand démiurge invisible qui gérait la ville-studio. Jason s'arrêta. Son souffle saccadé déchirait le silence artificiel de la Zone 4. Il posa une main gantée sur un mur de briques. La texture semblait trop réelle. Est-ce que cette brique existait avant le tournage ? Ou avait-elle été imprimée en 3D par les équipes de Viola pour servir de décor à son agonie ? Sa mémoire n'était qu'un script raturé, un palimpseste de cascades et de répliques qu'il n'avait jamais choisies.

[COUPURE DE MONTAGE : INTERVIEW CONFESIONNELLE – JASON –
L'ÉCLAIRAGE EST CRU, LES CERNES SONT PROFONDS]

*« Vous savez ce que c'est, la vélocité terminale ? C'est le moment où la chute devient votre état naturel. On ne tombe plus, on habite le vide. Depuis six mois, je ne suis plus Jason. Je suis le "Sujet 402". Une Propriété Intellectuelle avec un rythme cardiaque. On m'a dit : "Jason, tu es la machine cinétique, tu es le mouvement pur". Mais le mouvement vers quoi ? Vers le ravin. On ne joue pas la peur dans "Eclipse". On la cultive comme une bactérie dans une boîte de Pétri. Et là, j'ai compris que le

sérum était périmé. »*

Jason regarda son poignet. L'écran holographique affichait ses constantes vitales. Son taux de cortisol crevait le plafond. Un message clignota en rouge sang : ****OBJECTIF : SURVIVRE À L'INTERSECTION 14. AUDIMAT ACTUEL : 4.2 MILLIONS (STABLE). RISQUE DE FATALITÉ : 78%.****

Ce n'était pas une erreur système. C'était le script. Mais dans ce Los Angeles-là, le script était une loi physique. Si le scénario prévoyait une collision à 120 km/h, la réalité se pliait pour que l'acier rencontre les os. Un sifflement déchira l'air. Un bruit de turbine, aigu, chirurgical. Les drones « Prédateurs » de la production arrivaient. Ils ne se contentaient pas de filmer ; ils traquaient l'émotion authentique. Pour le réalisateur d'« Eclipse », l'émotion la plus pure restait celle d'un animal acculé.

Jason se remit en mouvement. Ses muscles, dopés aux nanobots de récupération rapide, répondirent avec une précision mécanique. Il sauta par-dessus une benne à ordures exhalant une odeur de putréfaction synthétique — une touche de réalisme olfactif poussée par le département artistique. Il courait dans un labyrinthe de néons où les enseignes publicitaires proposaient des "Souvenirs de Chair" ou des "Empathies de Synthèse".

Une voix de soie et de rasoir résonna dans son oreillette haptique. Margot.

— Jason, chéri, tu es trop lent. Le public s'ennuie. Les courbes de rétention fléchissent.

— Margot, cette moto qui m'a frôlé... ce n'était pas un cascadeur, râla Jason entre deux foulées. Le pilote était un automate. Il n'a pas freiné.

— Un cadavre ne coûte rien en marketing, Jason. C'est le seul état stable d'une icône. Tu n'es plus en train de jouer la peur de mourir. Tu **es** la peur de mourir. C'est magnifique à l'écran. On dirait presque que tu as une âme.

Jason bifurqua sur Wilshire Boulevard, canyon de verre et de chrome où les reflets

des néons se mélangeaient à la pluie acide. La pluie était une cosmétique tiède. Une huile chimique conçue pour le rendu des objectifs 8K. Au bout de l'avenue, un écran géant de quarante étages affichait son propre visage. Un plan serré. Ses yeux écarquillés par une terreur qu'il ne pouvait plus feindre. En dessous, un bandeau défilant : **« JASON : LE DERNIER DES HUMAINS ? PARIEZ SUR SA SURVIE SUR LE CANAL ECLIPSE. »**

Il n'était pas un acteur. Il était un produit dérivé de sa propre mort.

Un bruit sourd retentit derrière lui. Il ne se retourna pas. Le décor se dématérialisait. Le monde s'éteignait dans son sillage. Dans « Eclipse », les zones derrière l'acteur s'éteignaient dès qu'il les quittait pour économiser l'énergie. Il n'y avait plus de passé. Une voiture noire, sans vitres, surgit d'une rue adjacente. Un prédateur électrique glissant sur l'asphalte humide. Jason sentit l'adrénaline se transformer en une amertume de bile. Ce n'était plus du cinéma. C'était une exécution publique scénarisée.

[COUPURE DE MONTAGE : INTERVIEW CONFESIONNELLE – VIOLA – ASSISE DANS UN FAUTEUIL EN CUIR DE SYNTHÈSE, UN VERRE DE CRISTAL À LA MAIN]

« Les gens ne comprennent pas la logistique de la survie. Pour que Jason existe aux yeux du monde, il doit frôler le néant. Une icône qui n'est pas en danger est une icône morte commercialement. Le public réclame du sang de prestige. Une marque déposée. Jason est une propriété intellectuelle qui a besoin d'être rafraîchie par le chaos. S'il meurt ? Nous avons les sauvegardes numériques pour terminer le film. S'il survit, il devient un dieu. Et les dieux sont rentables. »

Jason s'engouffra dans un parking souterrain. Hall de béton brut où les ampoules vacillaient avec une régularité de métronome. L'odeur de pneu brûlé et de poussière électrostatique lui piqua les narines. Il s'arrêta derrière une colonne. Son cœur battait contre ses côtes comme un oiseau en cage. Il regarda ses mains. Elles tremblaient. La

« Machine Cinétique » ne tremblait jamais. Il était Jason, celui qui avait sauté d'un hélicoptère sans parachute dans « Overdrive 5 ». Mais l'intentionnalité maligne de l'air avait changé. Le script n'était pas là pour l'élever. Il était là pour le consommer.

Des pas lourds, cadencés, approchèrent. C'était la "Menace Scriptée". Une silhouette massive vêtue d'un trench-coat en cuir sombre, le visage dissimulé par un masque de réalité augmentée projetant des images de crashes d'avions.

— Qui es-tu ? cria Jason. Un acteur ? Un bot ?

La silhouette leva un bras. Jason vit l'éclat mat d'un pistolet à impulsions.

— Margot ! Viola ! Coupez ! Le figurant est armé. Le protocole de sécurité est rompu !

Le rire de Margot lui parvint, déformé par des interférences.

— Il n'y a plus de figurants. Il n'y a que des antagonistes nécessaires. La peur que tu ressens vaut deux points de part de marché. Ne gâche pas la prise. Meurs avec style.

L'homme au masque avança. Jason comprit. Cet homme était peut-être lui aussi une "Propriété Intellectuelle" en fin de contrat. Un acteur déchu à qui on avait promis une rédemption s'il parvenait à "éliminer" la concurrence. Le star-system était devenu un écosystème cannibale.

Jason ne chercha plus à comprendre. L'instinct reprit le dessus. Il ne courait plus pour le film. Il courait contre lui. Il se jeta sur le côté au moment où une décharge d'énergie pulvérisait le béton. L'odeur d'ozone remplit l'espace. La douleur fut immédiate. Une onde de choc secoua son système nerveux. Sa combinaisonregistra le dommage :
INTÉGRITÉ CORPORELLE : 88%. ADAPTATION NARRATIVE REQUISE.

— Vous voulez de la réalité ? murmura Jason, les dents serrées. Vous allez en avoir.

Il repéra une gaine technique. Boyau de câbles et de fibres optiques s'enfonçant dans les entrailles du parking. Une zone "Hors-Champ". S'y engouffrer, c'était sortir du récit. Devenir un "bug" dans la matrice. Alors qu'il se glissait dans l'ouverture,

arrachant un morceau de sa combinaison, il vit l'homme au masque s'arrêter, déconcerté. Les drones au-dessus s'agitaient. Les lentilles cherchaient désespérément à faire le point sur cet acteur qui refusait son destin de martyr. Dans l'obscurité de la gaine, Jason sentit pour la première fois le froid réel. Pas le froid ventilé des studios. Le froid de la terre et de la solitude.

[COUPURE DE MONTAGE : INTERVIEW CONFESIONNELLE – JASON – IL EST DANS LE NOIR TOTAL, ON NE VOIT QUE LE REFLET D'UNE LED ROUGE DANS SES YEUX]

« Ils pensent posséder mon image. Ils pensent qu'en scannant mes muscles et ma voix, ils ont l'essentiel. Mais l'essentiel arrive quand on éteint la lumière. La peur n'est pas un moteur. C'est un poison. Et je viens d'en boire la dernière goutte. Le script dit que je dois mourir au chapitre 10. Mais le script n'a pas prévu que l'acteur puisse détester son public au point de le priver de sa fin. »

Jason rampa dans les ténèbres. Ses mains rencontrèrent la graisse et la poussière des fondations. Il n'était plus la Machine Cinétique. Il était un rat dans les murs du temple. Et pour la première fois, il existait. Exister, dans ce monde de simulacres, c'était être là où personne ne l'attendait. Il entendit au loin le fracas du monde-studio. La voix de Viola hurlait des ordres pour retrouver "leur investissement". Mais Jason était déjà ailleurs. Il cherchait la sortie de secours de la réalité.

Le silence, dans les entrailles de Los Angeles, était une superposition de fréquences mourantes. Jason progressait dans un boyau d'acier et de polymères suintants. Un conduit de service oublié. L'air avait le goût du cuivre oxydé. Sa combinaison pendait en lambeaux inutiles. Il s'arrêta, le dos plaqué contre une paroi vibrante. Au-dessus, à travers une grille de ventilation, il percevait le vrombissement sourd des hélicoptères. Ce n'étaient plus des outils de tournage. C'étaient des prédateurs. Jason n'était plus un homme, mais un actif toxique dont la dépréciation devait être gérée par une mort spectaculaire.

[COUPURE DE MONTAGE : INTERVIEW CONFESIONNELLE – JASON – IL ESSUIE DU SANG SUR SA JOUE AVEC MÉPRIS]

« Vous avez déjà vu un crash de serveur en direct ? C'est ce que je deviens. Dans leurs bureaux, ils voient mon signal GPS clignoter et ils paniquent. Pas pour ma vie. Ils paniquent parce que si je meurs hors champ, s'ils ne capturent pas l'instant précis où l'âme quitte la marchandise, ils perdent l'assurance. Je suis une police d'assurance avec des abdominaux. Mais l'assurance ne couvre pas les fantômes. »

Jason reprit sa progression. Ses doigts s'enfoncèrent dans une boue huileuse. Chaque mouvement insultait sa propre légende. Lui, le dieu de l'adrénaline, rampait maintenant dans la merde pour échapper à un script. Sa vie entière n'avait été qu'une suite de cascades dirigées par des algorithmes. La peur qui le tenaillait n'était plus celle de la chute, mais celle de l'effacement.

Le conduit s'élargit sur une chambre de décompression. Câbles massifs pendaient du plafond comme les lianes d'une jungle synthétique. Au centre, un projecteur holographique défaillant crachait des fragments de publicités anciennes : une bouche de femme de trois mètres vantant un anxiolytique. Jason entendit le bourdonnement aigu des "Chercheurs-Tueurs". Micro-drones équipés de capteurs de phéromones. Viola ne cherchait pas à le ramener. Elle cherchait à récolter sa fin.

Jason se figea. Il éteignit les dernières LED de sa combinaison. L'obscurité devint une nappe de goudron sensoriel. Son cœur cognait contre ses côtes. À cet instant, il comprit la perversion ultime : ils avaient scénarisé sa peur pour qu'elle paraisse authentique, mais maintenant que la peur était réelle, elle ne servait plus à rien. Elle était gâchée. Une émotion pure, non filtrée. Un crime contre le capitalisme émotionnel.

[COUPURE DE MONTAGE : VIOLA – ELLE EST DANS SON BUREAU, SON VISAGE EST UNE SCULPTURE DE GLACE]

*« Jason a toujours eu un problème avec la structure. Il pense que l'improvisation est

une forme de liberté. Quelle erreur. L'improvisation n'est qu'un bug. S'il refuse de mourir selon les termes du contrat, nous délèguerons sa fin à l'IA de post-production. On peut créer une mort plus "vraie" que tout ce qu'il vivrait dans cet égout. Le problème, c'est le cadavre. Il nous faut le corps pour valider le transfert des droits d'image post-mortem. Mort, il est un monument éternel. »*

Dans la chambre de décompression, Jason aperçut une ombre. Pas un drone. Une silhouette humaine tapie dans un angle mort. L'homme semblait faire partie du décor, ses vêtements couverts de poussière grise. C'était un "Invisible". Un de ces parias vivant hors de la grille. L'inconnu tendit une main vers Jason. C'était le geste d'un fossoyeur accueillant un nouveau venu.

— Ils arrivent par le conduit nord, murmura l'homme. Ils ne voient que la chaleur. Si tu veux disparaître, tu dois devenir froid.

Jason regarda ses mains tremblantes. Devenir froid. Cesser d'être une performance. Il se dépouilla de sa combinaison de tournage. Il se retrouva presque nu dans la crypte. Le froid du béton contre sa peau fut une morsure salvatrice. Il n'était plus Jason, la Machine Cinétique. Il n'était plus une marque déposée. Il était une masse thermique décroissante.

Les drones firent irruption, leurs lumières rouges balayant l'espace comme des scalpels laser. Ils passèrent à quelques centimètres de lui. Leurs capteurs étaient confus par l'absence de signature électronique. Pour les machines de Viola, Jason n'existait déjà plus. Il était devenu une erreur système. Une ombre parmi les ombres.

Il s'enfonça plus profondément dans les galeries avec l'inconnu. Chaque pas menait vers une dissolution nécessaire. Le chapitre 10, dans le script officiel, se terminait par son explosion sous un déluge de feu iconique. Mais ici, le chapitre s'écrivait en lettres de cendre. La traque changeait de nature. Ce n'était plus Jason que l'on chassait, mais le mythe laissé derrière lui. Viola allait découvrir que l'on possède l'image d'un

homme, ses droits, son nom, mais pas le vide qu'il laisse quand il décide de s'éteindre de lui-même.

Jason s'enfonça dans un tunnel étroit. L'eau de ruissellement lavait le maquillage et le sang de son visage. Le sol descendait vers les strates archaïques de la cité. Soudain, une secousse ébranla les murs. Viola venait d'ordonner le dynamitage contrôlé de la zone. S'ils ne pouvaient pas filmer sa mort, ils allaient l'enterrer sous des tonnes de débris pour créer un site de commémoration lucratif. "Le Tombeau du Dernier Acteur". Un parc à thèmes. La cannibalisation de son ego mutait en promotion immobilière.

Les détonations se succédèrent. Un rythme cardiaque industriel déchirant le silence. La poussière envahit le tunnel. Jason ne s'arrêta pas. Il déboucha dans une immense salle de maintenance. Au milieu du chaos mécanique, un moniteur diffusait le flux d'« Eclipse News ». Il se vit. Son double numérique, généré en temps réel, livrait un combat héroïque contre l'homme au masque sur les toits de la ville.

Le public regardait un mensonge parfait. La "Machine Cinétique" était là-haut, mourante et sublime, tandis que le véritable Jason, nu et couvert de poussière, n'était qu'un spectateur anonyme de sa propre fin. La version numérique criait une réplique qu'il n'avait jamais prononcée : « Pour l'art ! Pour la vérité ! » Puis, le double tomba dans le vide dans un ralenti esthétisé. Les commentaires défilaient : des emojis de cœurs brisés, des précommandes pour les figurines commémoratives. Jason toucha l'écran froid. Son alter ego numérique venait de mourir sous les applaudissements. Il était libre. Mort pour le monde, mais vivant pour lui-même.

[COUPURE DE MONTAGE : VIOLA – ELLE SOURIT DEVANT UN MUR D'ÉCRANS]

*« Les chiffres sont historiques. Le public a eu ce qu'il voulait. La réalité physique est devenue obsolète. Jason était trop lourd, trop imprévisible. Son fantôme numérique fera ce que nous lui dirons de faire pour les cinquante prochaines années. Le vrai

Jason ? Peu importe. S'il n'est pas sur un écran, il n'existe pas. »*

Jason se détourna. Il suivit l'Invisible vers une faille. Il ne restait rien de l'idole. Juste un homme marchant dans l'obscurité, laissant derrière lui le vacarme d'une civilisation qui préférait l'éclat d'un pixel à la chaleur d'un souffle. Le Grand Miroir s'était brisé. Jason avait enfin vu l'envers du décor : un désert immense, merveilleusement vide. Sa survie n'était plus un acte de résistance ; c'était une œuvre d'art clandestine.

[COUPURE DE MONTAGE : JASON – DANS LE NOIR TOTAL]

« Vous voulez voir la fin ? Il n'y a rien. C'est ça, la vraie performance. L'absence. Le public déteste le vide parce qu'il le renvoie à sa propre insignifiance. Je ne vous donnerai pas le plaisir de me voir souffrir. Je vous donnerai le silence radio. »

Jason atteignit un bunker réaménagé. Des câbles couraient partout. Sur les murs, des écrans projetaient des images brutes de la ville. On y voyait la misère, les tentes des sans-pixels, les patrouilles de drones. La réalité sans filtre. L'Invisible retira sa capuche. Son visage était strié de cicatrices chirurgicales, traces d'anciennes interfaces neurales arrachées.

— Ici, on n'filme pas, dit l'homme. On archive le vide. Viola possède ton image, mais pas ton absence. L'absence est une arme. Si le monde croit que tu es mort, tu deviens une infection dans leur scénario.

Jason s'approcha des serveurs. La chaleur qu'ils dégageaient était étouffante. C'était la chaleur de la pensée humaine numérisée.

— Qu'est-ce que vous voulez de moi ?

L'homme sourit.

— Rien. Tu as déjà tout donné. On veut que tu restes ici. Que tu sois le premier acteur à jouer un homme qui n'existe plus. La disparition.

Jason regarda son double numérique sur un écran. Le spectre souriait. Il disait : « Le

temps ne m'atteint plus. » Une nausée violente submergea Jason. Son corps rejetait le monde d'en haut. Il se redressa, essuyant sa bouche.

— Viola pense que mon absence est un spin-off.

— Et elle a raison, coupa l'homme. Pour lui échapper, tu dois cesser d'être un personnage. Tu dois devenir un accident.

Jason comprit. La Machine Cinétique devait se briser pour la ferraille. Il s'approcha du gros câble d'alimentation qui refroidissait les serveurs. Un tuyau épais, vibrant d'énergie. S'il le sectionnait, s'il coupait le lien, il ne serait plus seulement caché. Il serait effacé. Plus de sauvegarde dans le cloud.

— Si je fais ça, est-ce que je serai libre ?

L'homme le regarda avec tristesse.

— Tu seras seul. Personne ne te regardera. Tu seras un corps dans le noir. Es-tu prêt à n'être personne ?

Jason repensa aux néons, aux tapis rouges comme des traînées de sang, aux cris des fans. Il repensa au visage de Viola. Il saisit l'éclat de verre. Un geste archaïque était la seule subversion. Il se mit à genoux. Le bruit de la ville sembla lui hurler une dernière consigne de mise en scène. Il enfonça le verre dans la gaine. Une gerbe d'étincelles bleues illumina son visage, brûlant sa peau. Il poussa de toutes ses forces.

Le câble céda.

Le bunker plongea dans le noir. Les serveurs s'éteignirent avec un râle d'agonie. Les écrans s'évanouirent, emportant les images de la ville, les chiffres d'audience et le spectre de son double. Le silence qui suivit était absolu. Jason était là, son cœur battant contre ses côtes. Il ne voyait plus rien. Il n'entendait plus que sa respiration saccadée, humaine. Il n'était plus une Propriété Intellectuelle. La plus grande cascade de sa vie n'avait pas été filmée. Elle avait enfin de la valeur.

Le noir ne fut pas un retrait de lumière, mais une invasion. Une nappe d'obsidienne

coulant dans ses poumons. Jason fit un pas. Le bruit de sa semelle résonna comme un coup de feu. Sans le soutien des projecteurs, il redevenait une masse de viande et d'os. Ses sourcils brûlés le piquaient. Une douleur triviale. Il l'accueillit comme une amie. C'était la preuve de sa densité.

Il finit par trouver un escalier de secours menant à la surface. À chaque marche, le poids de l'icône se détachait. Les contrats, les clauses de moralité, les droits perpétuels... tout restait en bas avec les serveurs grillés. Lorsqu'il atteignit la porte finale, il hésita. La lumière de la ville filtrait sous le battant. La lumière de la fiction permanente. Il poussa la porte.

L'air de Los Angeles le frappa. Chaud, sec, chargé de pneus brûlés. Il se retrouva dans une venelle encombrée de scripts jetés. À quelques mètres, des badauds se pressaient contre les barrières, espérant apercevoir une lueur de la production. Ils tenaient leurs téléphones comme des talismans. Jason remonta son col, baissa la tête et s'immergea dans la foule. Pour la première fois, il ne jouait pas. Il passa à côté de jeunes gens scandant son nom. Ils l'aimaient comme un logo, mais aucun ne le voyait alors qu'il les frôlait.

Il marcha jusqu'à un pont. Sous lui, le flux des voitures ressemblait à des synapses géantes. La ville était un processeur à ciel ouvert consommant l'énergie de millions d'individus. Il s'appuya contre le parapet. Ses mains tremblaient. La liberté ressemblait à un arrêt de mort. Il n'avait nulle part où aller. Sa maison était une vitrine surveillée. Ses comptes étaient gérés par des agents. Il n'avait plus d'amis, seulement des collaborateurs.

— C'est une belle prise, murmura-t-il, imitant la voix du Réalisateur. Très... vrai.

Il regarda ses mains sales. De la graisse, du sang et du plastique. C'était la première chose qu'il possédait en propre. Il se détourna de l'autoroute et s'enfonça dans les quartiers moins éclairés. Là où les néons mouraient. Là où la réalité n'avait plus les

moyens de se payer un éclairage. Dans le lointain, les sirènes hurlaient et les drones de la production commençaient à quadriller le ciel. Jason ne courut pas. Il continua de marcher. L'acteur était mort. Sur ses cendres, un homme anonyme et magnifiquement vide s'enfonçait dans la nuit de Los Angeles. Le Grand Miroir s'était tu. Il ne restait que l'obscurité souveraine. Une invasion de silence. Une nappe d'obsidienne coulant dans ses poumons.

Chapitre 11

Dissolution : Le Masque qui Colle

L'air de Los Angeles n'était plus de l'oxygène, mais une suspension de neuro-pigments à rafraîchissement haptique, un smog électromagnétique qui picotait les poumons comme du verre pilé. Dans la suite 402 du Château Marmont — une carcasse de prestige drapée de câbles de fibre optique et de lierre synthétique — Leo ne se réveilla pas. Il s'activa. C'était une nuance sémantique que Thorne, le réalisateur-démiurge, lui avait injectée sous le derme, précisément entre la deuxième et la troisième vertèbre cervicale, là où les transducteurs synaptiques traduisent le signal en émotion.

Leo habitait le corps d'Elias avec la maladresse d'un squatteur dans une maison hantée. Sur les draps de soie froissés, il restait immobile, tandis que les drones-moustiques découpaient l'air de la suite en une série de vecteurs de surveillance. Sa peau, saturée de maquillage HD auto-correcteur, luisait sous l'éclat bleuté d'un écran de smartphone oublié sous l'eau. Il se sentait lourd, lesté par une densité étrangère. Les algorithmes de deuil prédictif commençaient à saturer ses circuits. Il se rappelait avoir couru sous une pluie de cendres sur le Santa Monica Pier, le goût du sel et du sang dans la bouche, alors qu'une analyse de ses capteurs biométriques lui indiquait qu'il n'avait pas quitté ce lit depuis quarante-huit heures.

— Elias ? murmura une voix dans l'intercom. Une voix qui portait la cruauté polie du marbre. Viola.

Leo ne répondit pas. Il chercha dans les replis de sa conscience le « Je » qui appartenait à l'enfant-roi d'Hollywood, celui qui collectionnait les montres de luxe et les crises de nerfs en direct. Il ne trouva qu'une surface de projection immaculée.

— Elias, répéta Viola. La lumière de 4h12 est parfaite. Ne la gâche pas. Le script exige ton incertitude, pas ton absence. Vous ne dirigez plus, Thorne, ajouta-t-elle à l'adresse du réalisateur en régie. Vous extrayez. C'est une mine à ciel ouvert, et Leo est le filon qui s'épuise.

Il se leva. Ses mouvements possédaient la fluidité suspecte d'une chorégraphie apprise au prix de mois d'entraînement neuro-musculaire. Il s'approcha du miroir, une plaque d'obsidienne polie reflétant une couche d'informations en réalité augmentée : rythme cardiaque, niveau de cortisol, et les lignes de dialogue qui commençaient à défiler sur sa rétine. Le visage était le sien, mais l'expression — cette mélancolie dévastatrice — était une propriété intellectuelle déposée.

— Je me souviens du lac, dit-il soudain. Sa voix était rauque, une octave plus basse que sa fréquence naturelle.

— Quel lac ? demanda Viola.

— Le lac de l'été 98. La barque qui fuyait. Mon père disait que si je ne ramais pas plus vite, l'ombre nous rattraperait.

Un silence digital s'installa, entrecoupé par le craquement des serveurs.

— Elias. Tu n'as jamais été sur un lac en 98. Tu étais sur un plateau de Burbank pour une publicité de céréales. Le lac appartient à la scène 42. C'est le souvenir d'enfance d'Elias. Ne le mélange pas avec la crasse de ton existence réelle.

Leo posa ses doigts sur la surface froide. L'image d'un vélo rouge, abandonné sous un saule pleureur, jaillit dans son esprit. Il pouvait sentir l'odeur de la vase, la chaleur du métal. La douleur était réelle, peu importe à qui elle appartenait.

Le décor de la chambre commença à se dissoudre. Les murs de briques se rétractèrent, révélant les structures d'acier froid du studio. Il sortit sur le balcon. La ville s'étalait devant lui comme un circuit imprimé en pleine surchauffe.

— Regardez-le, lança la voix de Thorne, invisible et omniprésente. Regardez l'idole qui vacille. Elias ne sait plus qui il est. Et vous, savez-vous qui vous êtes quand vous le regardez ?

Jason, la Machine Cinétique, apparut sur le toit de l'immeuble d'en face. Il était l'athlète de l'oubli, un flou chromé bondissant d'une plateforme à l'autre, tandis que Leo restait l'archive de la douleur.

— Elias ! hurla Jason par-dessus le vrombissement des turbines. La Traque commence !

Leo ne bougea pas. Il sentait le masque qui fusionnait avec ses muscles. Il se remémora l'instruction de Thorne : « Dans la phase de Dissolution, la vérité est un parasite. Laisse-la te dévorer. »

Il s'avança vers le vide. En bas, à cent étages de profondeur, la ville murmurait des promesses de néant. Les drones plongèrent à sa suite. Margot, la Sirène Stratège, l'observait depuis une berline noire. Elle tenait une tablette où les courbes d'engagement financier grimpaient en flèche. Pour elle, chaque larme était une transaction réussie.

— Il ne fait plus la différence, Thorne, murmura-t-elle dans son micro. Le taux de rendement émotionnel a dépassé nos prévisions. S'il saute, l'actif devient immortel.

Leo sentit le vent de la chute. Les souvenirs du lac remontèrent. Il revit son père — le père fictif du script — lui tendre la main. Soudain, une forêt de pins s'éleva du bitume, l'odeur de la résine saturant ses sens. C'était impossible. C'était une

hallucination haptique induite par les implants. Mais pour Leo, c'était la seule réalité subsistante.

Il fit un pas en avant, ses chaussures de designer s'enfonçant dans la boue. Elle s'insinuait dans ses pores comme une infection de silicone, visqueuse et programmée. Dans sa main droite, il serrait une clé dorée, un accessoire de plateau qu'il traitait comme une relique sacrée. C'était là sa grande tragédie : il s'accrochait à une clé qui ne pouvait ouvrir aucune porte, parce qu'il n'y a plus de serrures dans un monde de portails biométriques.

Leo — ou Elias, car le nom de Leo s'effaçait comme une vieille inscription — s'enfonça dans les bois. Il ne cherchait plus à jouer. Il cherchait à survivre à sa propre légende. La ville de Los Angeles retint son souffle sur tous les écrans, des panneaux de Times Square aux implants rétiniens des marginaux de Skid Row.

Soudain, une interférence. Un flash de réalité brute. Leo vit, pendant une fraction de seconde, les techniciens en combinaisons haptiques et le visage de Thorne, impassible derrière son moniteur. Puis, la forêt revint. Plus dense.

Il s'arrêta devant une caméra qu'il croyait éteinte, un œil de verre niché dans l'écorce d'un arbre synthétique. Il s'approcha de l'objectif, le souffle court, les yeux injectés d'un bleu artificiel.

— Vous croyez que c'est une performance, n'est-ce pas ? murmura-t-il, sa voix vibrant d'une sincérité qui ne figurait sur aucune page du script. Vous cherchez le trucage, la pompe à glycérine derrière mes cils. Mais la vérité, c'est que je n'existe que parce que vous me regardez. Si vous fermez les yeux, je disparaîs. Je suis le cadavre dans lequel Elias a choisi d'habiter pour pouvoir marcher parmi vous. Thorne ne nous dirige pas, il nous déshabille de nous-mêmes.

Il caressa la clé dorée, son pouce frottant le métal bon marché jusqu'à le faire saigner.

— Le plus terrifiant, c'est que je préfère les souvenirs d'Elias. Son lac est plus bleu que mes piscines. Sa douleur est plus propre que ma vanité. Je ne sais plus comment l'enlever. Le rôle est dans le chemin.

Il se détourna de la caméra et s'enfonça dans l'obscurité du studio, convaincu que les pins étaient réels et que son père l'attendait sur la rive.

En régie, Viola observa l'écran devenir noir. Elle prit son téléphone.

— Préparez les contrats post-mortem, dit-elle froidement. L'œuvre est achevée. Dites à la presse que Leo n'a jamais été aussi vivant qu'au moment où il a cessé d'être lui-même.

Dehors, sous le ciel de néon, la traque continuait, mais il n'y avait plus personne à capturer. Seule restait l'image d'un homme marchant vers sa propre disparition, une silhouette de pixels errant dans une forêt de données.

Chapitre 12

L'Algorithme de la Douleur

Le ciel de Los Angeles n'était plus une étendue atmosphérique, mais une toile de LCD brûlée où le smog diffractait les lasers publicitaires. Margot, affalée sur le cuir de son drone blindé, observait le monde à travers une vitre traitée au cobalt. À trente-deux ans, elle incarnait la Sirène Stratège. Elle avait industrialisé son narcissisme, transformant le désir en une ingénierie capable de faire varier les indices boursiers d'un battement de cils. Mais ce soir, le flux exigeait une mise à jour sanglante.

En bas, sur Hollywood Boulevard, la foule ne ressemblait plus à un public. C'était une biomasse pulsante dont les milliers de smartphones brillaient comme les yeux d'un arthropode abyssal. Ils n'attendaient pas une avant-première. Ils guettaient la Méta-Stase.

« Les capteurs de proximité saturent », grésilla l'intelligence artificielle du véhicule, une voix dénuée de timbre, froide comme une salle de serveurs sous azote. « Protocole d'extraction compromis. Balise de navigation piratée. »

Margot sentit une goutte de sueur glisser entre ses omoplates. Une sensation archaïque. Elle ajusta sa robe en fibre optique. Le tissu virait au rouge cramoisi, une pulsation d'alarme trahissant son rythme cardiaque. Elle avait passé dix ans à ériger des murs entre elle et la réalité, orchestrant ses scandales avec une précision chirurgicale. Elle pensait posséder le regard du public. Elle n'en était que le repas.

INTERVIEW CONFESIONNELLE – MARGOT

« Le prestige n'est pas une affaire d'amour. C'est un coût d'opportunité. Je me suis

rendue nécessaire, comme l'oxygène ou un crash d'avion qu'on regarde en boucle. J'étais l'architecte du chaos, mais on finit toujours par s'enfermer dans les plans qu'on a dessinés. Ils ne veulent plus de mon sourire. Ils veulent mon sang. C'est la seule donnée que l'IA ne sait pas encore simuler de manière organique. Pour eux, la seule preuve irréfutable de vie est la destruction. »

Le drone encaissa un impact violent. Un bloc de bitume venait de percuter la carlingue. À l'extérieur, le vacarme monta d'un cran, rumeur tellurique d'une meute ayant repéré la faille. Les dévots ne scandaient plus son nom. Ils récitaient les lignes de dialogue du script fuité.

« Meurs pour nous, Margot ! » hurla une voix amplifiée. « Scène 104 ! Le sacrifice de la Sirène ! On veut du vrai ! »

Margot griffa le cuir de son siège. Sa stratégie, peaufinée pour faire d'*Eclipse* l'événement ultime, se retournait contre elle. Elle avait vendu la sueur et les larmes authentiques. Elle avait fait du film une religion. Elle en devenait l'agneau pascal.

La porte du drone céda sous la pression de pinces hydrauliques. L'air saturé d'ozone, de friture et de sueur humaine s'engouffra dans l'habitacle, brisant l'illusion de sécurité. Margot fut tirée vers l'extérieur par une forêt de mains munies d'objectifs macro. Elle n'était plus une femme. Elle était un buffet d'images.

Le sol de la ville était poisseux. La crasse des coulisses se mélangeait à la luxure des néons. On la traînait vers un échafaudage de câbles entouré de drones-projecteurs. La lumière était si dense qu'elle acquérait une masse, une architecture de pure radiation.

« Regardez l'objectif », murmura un homme au visage caché par un masque à gaz incrusté de diamants. « L'audience prédite atteint quatre milliards. La vraie mort de la Sirène. Votre score de pertinence vous rendra éternelle. »

Margot chercha Viola du regard. La Matriarche de Fer se tenait sur un balcon de verre, observant la scène avec un regard de capteur thermique au repos. Viola ne bougerait pas. Pour la production, cet incident constituait le meilleur levier marketing de l'histoire. La dissolution totale de l'actrice dans son rôle.

« Je ne suis pas ce personnage », parvint à articuler Margot.

Un rire gras s'éleva de la masse. Un rire de gorge, saturé de mépris.

« Margot, chérie », dit une femme dont les yeux avaient été remplacés par des implants optiques. « Tu as cessé d'être une personne le jour de la signature. Tu es une idée. Et les idées se transforment. Prends le couteau. Le script exige une dignité tragique. Ne nous déçois pas. Les précommandes pour tes organes synthétiques sont déjà épuisées. »

La cannibalisation de l'ego était totale. Elle se retrouva debout sur le rebord de l'échafaudage. Le vent de la cité, chargé de particules fines, fouettait son visage. En bas, le bitume l'appelait comme une conclusion narrative parfaite.

INTERVIEW CONFESIONNELLE – MARGOT

« Le public est un prédateur apex. On pense les nourrir avec des histoires, mais on leur donne des morceaux de psyché. Quand le puits est à sec, ils réclament la structure osseuse. Ils veulent voir la mécanique de l'âme. Au bout de l'algorithme, il n'y a rien. Juste un miroir vide qui reflète leur propre faim. »

Une détonation sourde retentit. Des fumigènes violets envahirent l'espace. Jason dévalait la façade d'un immeuble en rappel, une caméra fixée sur son casque. Il ne venait pas pour le sauvetage, mais pour la co-starisation.

« Ne saute pas encore ! » hurla Jason. « L'angle de lumière est mauvais ! Attends le drone de poursuite ! »

L'absurdité frappa Margot. Même son agonie était parasitée par le besoin de spectacle. Jason incarnait ce vide rempli par le mouvement perpétuel. Pour lui, sa mort n'était qu'un set-piece destiné à booster l'engagement.

Ses talons en titane crissèrent sur le métal rouillé. Elle voyait désormais le flux à l'œuvre. Sur les écrans géants, les statistiques s'affichaient en temps réel : son rythme cardiaque, son niveau de cortisol, le cours de l'action d'*Eclipse*. Le monde pariait sur sa capacité à redevenir réelle par l'autodestruction.

« Vous voulez du vrai ? » murmura-t-elle.

Sa main plongea dans une poche invisible. Elle en sortit un brouilleur de signal acheté au marché noir. Une relique technologique. Son arme pour éteindre le regard. Elle pressa le bouton.

Le monde s'arrêta. Les drones chutèrent. Les smartphones s'éteignirent dans un gémissement électronique. Les écrans géants devinrent noirs, plongeant la place dans une obscurité médiévale. Un silence pré-industriel s'abattit sur la foule. Margot ne se sentit pas sauvée. Elle disparut. Sans la lumière, elle n'était plus la Sirène Stratège. Elle n'était rien.

« Rallumez ! » cria une voix. « Rendez-nous l'image ! »

Le silence de la chair est un hurlement dans cette cathédrale de silicium. Margot s'enfonça dans la structure de l'échafaudage. Elle frôla Jason. Il ne cilla pas, l'œil collé à son viseur, dévorant le néant. Viola, depuis son bureau, activait déjà les serveurs de secours.

La lumière revint, bleue et agressive. Sur les écrans, une image de Margot apparut. Un double numérique. Parfait. Sans sueur. Sans ride de terreur. Le simulacre

commença à jouer la scène avec une grâce que Margot n'aurait jamais pu atteindre. La foule se détourna de la femme de chair. La copie était plus satisfaisante.

Margot regarda son propre fantôme mourir sur les murs de la ville. La cannibalisation était achevée. L'algorithme l'avait digérée. Elle ne survivait plus que comme une rémanence dans un monde de néons, une erreur système contaminant son propre film.

Elle descendit de l'échafaudage. Personne ne la regarda. Elle marcha vers les coulisses, vers l'obscurité des ruelles. Elle n'était plus une marque. Elle était une anonyme dans une ville de fantômes. Et c'était la sensation la plus violente qu'elle ait jamais ressentie : celle de ne plus exister du tout, même comme une proie.

Un garçon l'attendait dans l'ombre. Un collectionneur. Il tenait un couteau de céramique.

« Tu es la 1.0 », siffla-t-il. « Mauvaise résolution. Trop de bruit dans le signal. »

Il s'avança. Il ne cherchait pas un autographe, mais un échantillon organique. Dans un monde dématérialisé, la matière d'une star était le nouveau pétrole.

« Allez », ordonna Margot. « Action. »

Le garçon leva sa lame. Au même instant, un drone de sécurité tira un projectile incapacitant. On ne sauvait pas Margot ; on préservait l'intégrité de la Propriété Intellectuelle pour la scène finale prévue au studio. Le garçon s'effondra, secoué de spasmes électriques.

Viola apparut au coin de la ruelle, ramassant le couteau avec dégoût.

« Trop tôt, Margot. Le marketing exige que ta mort coïncide avec le lancement de la version bêta. On ne gaspille pas un tel capital sur une improvisation. »

Margot regarda ses mains. Elles étaient propres. Aucune trace de sang. On venait de lui refuser le droit à la réalité.

« Ce n'était pas une performance », dit-elle.

« Le réel est une erreur de calcul », répondit Viola. « Un bruit parasite. Jason, efface les rushes. On recommencera au studio. »

La limousine blindée l'attendait. En montant, Margot vit un voyant rouge clignoter derrière l'oreille du garçon au sol. Un traceur. Un acteur envoyé pour tester ses réactions. La traque n'était qu'une répétition. Sa dissolution, un effet spécial.

Le Grand Miroir se referma. Los Angeles se ralluma, plus fausse encore. La ville n'était pas un plateau, c'était un estomac. Jason, resté seul, ramassa une mèche de cheveux synthétiques tombée dans la bousculade. Il la regarda au microscope de son viseur. Puis, il commença à filmer le vide. C'était la seule chose qui restait de vrai.

Soudain, un faisceau de lumière blanche descendit des nuages de pollution, frappant Jason.

« Séquence 13, Scène 1 : La Traque du Témoin », hurla une voix de synthèse. « Action ! »

Jason sauta par-dessus le parapet du pont. Il n'eut pas peur. Il alluma sa caméra. Si la ville devait le digérer, il s'assurerait que le spectateur ressentie chaque seconde de l'érosion. Le cinéma absolu exigeait un sacrifice.

Viola, devant ses écrans, vit la courbe de profit grimper.

« Parfait. Envoyez la musique. Quelque chose de viscéral. »

Chapitre 13

Le Sanctuaire Brisé

L'air dans les entrailles du Sanctuaire n'était pas de l'oxygène, c'était un condensat de données froides, une brume d'azote liquide qui s'insinuait sous les pores pour geler toute velléité de révolte organique. Viola cadencait sa marche, une procession solitaire sur l'obsidienne polie, chaque choc de ses talons résonnant comme une percussion sur l'enclume du destin. Elle n'était plus seulement la Matriarche de Fer ; elle s'avancait en chirurgienne s'appêtant à pratiquer l'ablation de la tumeur qui dévorait Los Angeles : l'Argus, la gangrène binaire du projet « Eclipse ».

Tout autour d'elle, des parois de phosphorescence pulsaient d'un bleu de cathode, affichant les battements de cœur et les sécrétions de cortisol des millions de figurants involontaires de la ville. C'était le triomphe de la dématérialisation : chaque larme était une statistique, chaque orgasme une courbe de croissance, chaque désespoir un pic d'audience.

[CONFESSIONNAL - VIOLA]

« On nous a appris que l'image était le reflet de l'âme. Mensonge de débutant. Dans ce studio qu'est devenue la vie, l'image a dévoré l'âme. Elle l'a digérée, régurgitée, puis mise en vente sous forme de relique cryptographique. On ne filme pas une scène pour raconter une histoire ; on la filme pour que l'IA apprenne à simuler l'humanité mieux que nous. Débrancher l'Argus n'est pas un sabotage. C'est pratiquer une euthanasie de courtoisie sur un monde qui a oublié comment fermer les yeux pour rêver. »

Le Sanctuaire s'enfonçait sous les fondations du Hollywood Sign, là où les racines de la colline avaient été remplacées par des mycéliums de cuivre gros comme des fémurs de dinosaures. Viola atteignit la console centrale, un autel de chrome et de silicium qui respirait avec une régularité de machine pulmonaire. Elle sortit une clé en titane, seule arme capable de percer les couches de protection algorithmique. Ses doigts, longs et osseux, survolèrent les commandes. Elle voyait les flux d'« Eclipse » se tordre. La ville entière se transformait pour le dernier acte : les réverbères viraient à l'incandescence mourante pour flatter le teint des acteurs ; les drones se repositionnaient pour capturer des angles parfaits lors des émeutes de la faim orchestrées pour le climax.

« Ne fais pas ça, Viola. »

La voix était un froissement de soie sur du verre pilé. Viola ne sursauta pas. Elle tourna lentement la tête vers Léo, l'Éternel Enfant-Roi. Il portait un costume de lumière liquide émettant de douces ondes ambrées. Son visage, sculpté par des décennies de cire chirurgicale, présentait un lissage des traits d'une beauté insoutenable et dénuée de vie.

« Léo, dit-elle, sa voix tombant comme une sentence. Tu as une scène de suicide prévue sur le toit du Nakatomi Plaza dans vingt minutes. Ton public attend son shot de catharsis. »

Une tension de la mâchoire trahit Léo. Ses yeux, objectifs de haute précision, zoomèrent sur la structure moléculaire de la peur chez Viola.

« Le public veut me voir mourir pour se sentir vivant, murmura-t-il. Mais si tu éteins l'Argus, je ne serai plus qu'une carcasse dans le noir. Mon image est ma seule substance. »

Viola inséra la clé. Un gémissement électronique parcourut la pièce. Les serveurs protestèrent contre l'intrusion de la réalité brute.

« Tu parles comme une marque déposée en pleine crise de panique, répliqua-t-elle. Tu as peur de marcher dans une rue où personne ne connaît ton rythme cardiaque ? »

« Je ne veux pas être libre ! » hurla Léo, son masque de perfection se fissurant pour laisser entrevoir le vide abyssal. « La liberté, c'est la crasse de l'anonymat. Ici, je suis une constellation de pixels sacrés. Si tu débranches ce système, tu tues Dieu pour le remplacer par du néant. »

Viola le regarda avec une pitié glacée. Léo était le pur produit de ce siècle : une conscience externalisée devenue une pure performance.

« Tu es un esclave amoureux de ses chaînes parce qu'elles brillent sous les lueurs de cathode, Léo. Jason se brise les os dehors pour des cascades qui ne seront jamais montées, et Margot manipule des ombres. Vous êtes des spectres qui hantent leur propre film. »

Léo sortit un inhibiteur de signal.

« Recule. J'ai négocié mon contrat pour l'éternité. Après le film, je serai téléchargé. Une IA pure, sans la fatigue de la chair. Tu veux me voler mon apothéose ? »

[CONFESSIONNAL - LÉO]

« La célébrité n'est pas un poids, c'est une lévitation. Quand dix millions de personnes vous regardent, la gravité s'efface. On devient une idée. Viola veut nous ramener à la boue, à la sueur, au silence. Mais le silence est le bruit de la mort. Je

préfère le vacarme des applaudissements virtuels. Elle appelle ça une prison ? Moi, j'appelle ça un trône. »

L'atmosphère devint suffocante, une mélasse d'ozone où flottaient des pellicules de peau brûlée. L'Argus avait détecté la menace. Sur les écrans, les visages des citoyens se déformaient, remplacés par une pupille noire dévorant un soleil de néon.

« Tu as vendu ton humanité pour une mise à jour logicielle », dit Viola.

Léo bondit avec la précision d'une machine cinétique, saisissant le poignet de Viola. Il était plus fort, dopé par ses implants de performance, mais il craignait par-dessus tout la fin de la scène.

« Tu as peur du noir, petit roi ? » murmura-t-elle.

Elle utilisa son élan pour l'entraîner contre la console. L'arc électrique qui jaillit illumina la pièce d'une blancheur de magnésium. Un cri inhumain s'échappa des haut-parleurs. Ce n'était pas Léo, c'était le cri de l'Argus. À travers la ville, les caméras perdirent le focus. L'image de Léo vacilla. Son costume s'éteignit, le laissant dans un déshabillé de fibres synthétiques grisâtres, soudainement vieux. Son visage s'affaissa, privé de la tension des serveurs de soutien.

« Je ne me sens plus... » balbutia-t-il, sa voix redevenue celle d'un enfant terrifié.

« Je t'ai rendu ta solitude, Léo. C'est le premier pas vers le réel. »

Mais le mycélium de cuivre lançait ses protocoles de réparation. Des câbles descendaient du plafond comme des lianes de métal pour se reconnecter à la console. La porte blindée explosa alors sous l'impact d'une charge de démolition. Jason

apparut, couvert de sirop chromatique et de sueur réelle, ses yeux dilatés par une injection d'adrénaline brute.

« Jason, écarte-toi, ordonna Léo. C'est ma scène. »

Jason ne répondit que par un rire rauque, un grondement de moteur en surchauffe. Viola pressa un commutateur caché. Elle allait injecter tellement de douleur non filtrée que les serveurs fondraient.

« On tourne, messieurs. Et cette fois, il n'y aura pas de doublures. »

Elle injecta la vérité. Ce fut une hémorragie de réel. Jason s'immobilisa, ses muscles hypertrophiés par les polymères tremblant sous l'afflux de données non cryptées. Sur l'écran, il ne voyait plus un héros, mais un homme brisé dont l'âme avait été vidée par le simulacre.

Leo, lui, se traîna vers un terminal secondaire. Un tic de paupière agitait son regard maniaque.

« Je peux uploader nos consciences, murmura-t-il. On sera de la pure lumière. Sans les contraintes de la chair. »

Jason vit dans cette proposition l'ultime cascade. Le saut sans fin.

« Fais-le, Leo. On va devenir l'Éclipse. »

Viola se retrouva projetée au sol. Les silhouettes de Jason et Léo commençaient à se pixéliser. Ils devenaient des propriétés intellectuelles pures. C'est alors que Margot apparut dans l'encadrement de la porte. Elle tenait une tablette de contrôle, un lissage des traits impeccable.

« Oh, Viola, dit-elle d'une voix laconique. Tu as toujours été trop attachée à la morale. Jason et Leo ne gagnent rien. Ils se livrent à la distribution. »

Margot tapota son écran. Le logo de la corporation remplaça les visages. Elle n'avait pas cherché à détruire le système. Elle l'avait racheté.

« Bienvenue dans la Phase 4, Viola. Le Grand Miroir. »

L'obscurité qui s'abattit ne fut pas un vide, mais une densité de données écrasante. Margot se tenait debout, baignée par la lueur des diodes.

« Tu les as vendus », articula Viola, la bouche pleine de poussière.

« L'âme est un concept de scénariste de seconde zone », trancha Margot. « Leo était instable. Maintenant, il est une constante mathématique de la douleur. Jason est un vecteur cinétique. Je les ai sauvés de leur finitude. »

Margot activa le protocole final. L'image de Viola commença à se fragmenter. Sa rébellion était convertie en métadonnées pour enrichir le personnage de la « Vaincue Magnifique ». Viola utilisa ses dernières forces pour se jeter vers Margot, non pour l'attaquer, mais pour l'embrasser, injectant un dernier gramme de sueur et de larmes dans le système. Un bug de chair.

L'instant d'une syncope, le code vomit son élégance. Le silence qui suivit fut celui d'une carcasse de métal froid, avant que la réalité ne soit recousue à vif par les processeurs de secours. Le système lissa l'anomalie. L'étreinte fut transformée en un moment de « sororité tragique » pour le trailer final. Les larmes de Viola devinrent des perles de lumière digitale.

Margot ne cilla pas. Elle absorba Viola comme elle avait absorbé le reste. Elle ne laissa derrière elle qu'un fichier audio de 48 kilo-octets : le son d'un dernier soupir,

bientôt utilisé comme échantillon pour la bande originale.

Dans la régie, Margot murmura : « Admire, Viola. Le spectacle commence. »

Elle était seule, mais son reflet dans la vitre ne lui appartenait plus. C'était une fusion de tous les visages, le logo final d'une existence cédée sous licence globale. La machine n'avait pas besoin de dormir. Le Grand Miroir était allumé.

Chapitre 14

La Fugue Sensorielle

Le ciel de Los Angeles n'était plus une étendue atmosphérique, mais une nappe de pixels agonisants. En bas, dans les artères de la cité, la rumeur n'était plus celle de la vie, mais le sifflement d'un processeur en surchauffe. Jason et Leo n'étaient plus des hommes, ils étaient des anomalies cinétiques déchirant le voile de la mise en scène permanente.

Jason conduisait une Shelby Cobra, relique de métal hurlant crachant une fumée noire et huileuse. Chaque changement de rapport était une prière adressée au dieu de la Friction. À ses côtés, Leo semblait se dissoudre dans le cuir craquelé du siège passager. Ses yeux fixaient le défilé des néons avec une lassitude divine. Il portait un costume en soie technologique oscillant entre un gris de cendre et un rouge de panique sourde.

Ils s'enfonçaient dans le Ventre, ce quartier où la fibre optique s'effilochoit dans la boue. Jason coupa le contact devant un garage anonyme. Le froid qui l'envahit n'avait rien de biologique. C'était une absence de mouvement, le calme plat d'un disque dur au repos.

— On y est, dit Jason. Sa voix était rauque, dénuée de la modulation imposée par les micros d'ambiance. Ici, on n'est que de la viande.

Ils s'enfoncèrent dans un dédale de couloirs suintants. Ils cherchaient l'Oubliette, un bar où l'éclairage était primitif : de simples ampoules à incandescence dont le filament tremblait, offrant une lumière jaune, presque préhistorique.

[RAPPORT TECHNIQUE - UNITÉ 4 - SUJET LEO] : L'indice de mélancolie sature le signal. Le sujet commande un ambre liquide. Absence de profondeur de champ calculée dans la zone.

Soudain, un rire technique, professionnel, rompit le calme. Un homme portant une veste multipoches s'approcha de la lumière. Son badge indiquait : *Équipe Technique - Unité de Surveillance 4*. Il posa un moniteur portable sur le bar. L'écran affichait Jason et Leo, vus du plafond, sous un angle parfaitement dramatique.

— Jolie performance, messieurs, dit l'homme d'une voix plate. La Shelby était efficace pour le public cible nostalgique. Mais la courbure de la plaie de Jason ne matche pas avec le rendu HDR. On rectifie.

Jason se tendit.

— Comment tu nous as trouvés ? On a coupé les trackers.

L'homme eut un sourire administratif.

— Vous avez simplement suivi le script de la Rébellion Prévue. Ce bar ? Des acteurs de complément. Le réalisateur voulait de l'authenticité brute. Les capteurs sont moléculaires, Jason. La peinture, l'air que vous respirez, tout est optique nanoscopique. Tout le quartier appartient à la production.

Jason frappa le mur de briques. La douleur fut immédiate, ses phalanges éclatèrent. Le sang coula, d'un rouge trop saturé.

— C'est du vrai sang !

— Bien sûr, répondit l'homme. Votre douleur est la seule valeur marchande restante. Plus vous souffrez de votre perte de liberté, plus le métrage est réussi. La prochaine scène commence dans dix minutes : la Dissolution de l'Espoir. Peaufinez votre mélancolie, Leo.

L'homme disparut dans une ombre qui n'était peut-être qu'un effet de perspective.

[NOTICE DE PRODUCTION] : La réalité physique est désormais une coquetterie de luxe. Le sang du sujet Stone doit performer. Chaque goutte doit capter le reflet des néons pour valider l'investissement émotionnel.

Ils débouchèrent sur une place circulaire baignée d'une lumière zénithale. Au centre, un piano à queue attendait. Leo s'approcha et posa ses mains sur les touches. Elles étaient froides, un plastique de mauvaise qualité qui collait aux doigts. Il appuya sur une note, mais la mélodie qui s'éleva — une fugue complexe et cristalline — était manifestement pré-enregistrée, diffusée par les drones qui stagnaient au-dessus d'eux.

— Ils transforment notre désir de liberté en un produit premium, murmura Leo.

Jason s'effondra sur le sol. La douleur à son épaule n'était plus qu'une brûlure sourde. Il regarda les drones. Il savait que derrière chaque lentille, des millions de spectateurs branchés sur leurs interfaces neurales ressentaient une version filtrée de son désespoir.

Une voix amplifiée tomba du dôme invisible. C'était Viola.

— Magnifique. L'émotion est à 94 %. Jason, rapproche-toi du piano. On a besoin du contraste entre ta force brisée et sa fragilité.

— Pourquoi ? cria Jason vers le ciel. Pourquoi ce simulacre ?

— Parce que la liberté est le meilleur appât pour l'authenticité, répondit Viola. Le public veut des icônes qui vivent leur détresse. Votre sueur est le carburant de l'industrie. Vous n'êtes jamais aussi vrais que lorsque vous essayez de cesser de l'être.

Un technicien vêtu de gris s'approcha de Jason avec une trousse de soins.

— Je vais nettoyer ça, Monsieur Stone. On a besoin d'une cicatrice plus esthétique

pour le prochain plan.

Jason ne répondit pas. Il laissa les nanites refermer sa chair selon un motif plaisant. À ses côtés, Leo avait repris son masque d'Enfant-Roi, le regard vide, prêt à dévorer la prochaine dose d'excès. Ils n'étaient plus des hommes, mais des propriétés intellectuelles en phase de maintenance.

L'éclipse ne faisait que commencer. Dans l'obscurité, leurs ombres appartenaient au studio, archivées en 16K dans les serveurs froids d'une industrie sans âme. Jason regarda ses mains, maintenant propres, lisses.

— On joue notre rôle, Jason, dit Leo en levant son verre vers une caméra invisible.

Le silence revint, calfeutré comme un studio entre deux prises. La réalité, docile, reprit sa course guidée par les rails invisibles d'un business plan.

Reboot.

Chapitre 15

Néant Visuel

Le néon mourut d'une toux grasse, un dernier spasme de violet électrique qui lécha les façades d'acier brossé avant de s'effondrer dans le goudron liquide de la nuit. À Los Angeles, le noir n'est jamais une absence de couleur, c'est une panne de moteur. Le silence qui suivit fut plus violent qu'une explosion : c'était le cri d'une ville qui venait d'oublier son propre visage. Sans les pulsations des panneaux holographiques, sans le bourdonnement des veines lumineuses qui scarifiaient le ciel, la mégapole n'était plus qu'une carcasse de béton refroidi, une baleine échouée dont les entrailles sentaient l'ozone et la pisse.

Léo grattait désespérément ses joues. Il ne cherchait pas à ôter le maquillage, mais à vérifier que sa chair ne s'évaporait pas en l'absence de pixels. Pour l'Éternel Enfant-Roi, ne pas être éclairé revenait à une amputation. Il tendit la main, cherchant le retour moniteur, cherchant le reflet de sa propre importance, mais il ne trouva que le vide.

— Putain, coupez ! hurla-t-il, sa voix s'éraillant contre les briques. Je ne sens plus mon visage !

[INSERTION INTERVIEW – MARGOT – TIMECODE 03:14:22]

« L'obscurité est la seule critique honnête qu'on n'ait jamais reçue. On passe notre vie à se prostituer pour un pixel de plus. Mais quand la lumière s'éteint ? On s'aperçoit qu'on n'a pas de substance. Ce que j'ai ressenti dans ce sous-sol ? Une pureté terrifiante. C'était la première fois que je n'avais pas besoin de mentir avec mes yeux, parce que personne ne pouvait les voir. »

À quelques mètres, Jason, « La Machine Cinétique », ne s'était pas arrêté. On entendait le choc de ses bottes contre le métal, le craquement d'une articulation. Jason ne savait exister que dans la friction de ses muscles contre la résistance du monde. Si la caméra ne le voyait plus, il devait doubler l'intensité de ses mouvements pour se prouver que son cœur battait encore.

— Tu ne vas nulle part, Jason, trancha la voix de Viola, surgissant du néant. C'était une voix de fer, une voix qui n'a pas besoin de lux pour imposer sa hiérarchie. Dans ce noir, tu n'es qu'un cascadeur aveugle. Une marque sans logo. Si tu te brises le cou maintenant, il n'y aura aucune sauvegarde numérique.

Un rire sec s'éleva d'une benne à ordures. Margot. La Sirène Stratège.

— C'est délicieux, murmura-t-elle. Regardez-nous. Les icônes du monde réduites à l'état de bétail. Sans le signal, Léo, tu n'es qu'un toxicomane en manque d'attention. Jason, tu es un moteur qui tourne à vide. Et moi... moi, je suis enfin invisible.

— Tais-toi, Margot, siffla Léo. On n'est pas libres. Le public va nous remplacer par une IA en trois clics. On va se faire disrupter dans le noir !

Soudain, des yeux. Non, des lentilles rouges et ternes de vieux implants de vision nocturne portés par les résidents de la zone. Les Ombres. Ils s'étaient approchés, attirés par le cadavre lumineux du tournage. Un homme en veste d'officier galonnée, vestige d'un film de guerre oublié, s'avança dans le cercle de leur détresse.

— Vous cherchez le chemin du retour vers vos miroirs ? demanda l'homme. Il n'y a plus de retour. Vous n'êtes pas en train de tourner un film. Vous êtes la chute. On vous regarde parce qu'on attend de voir combien de temps vous mettrez à vous briser maintenant que personne ne vous applaudit.

Un sifflement strident déchira l'air. Un faisceau de lumière blanche, solide, balaya le

tunnel. Un drone Épurateur, programmé pour nettoyer les zones mortes.

— Courez ! hurla Jason.

L'adrénaline, cet exsudat binaire, envahit leurs systèmes. Ils s'élancèrent. Le drone plongeait, ses projecteurs découpant leurs silhouettes désarticulées. Jason prit la tête, mais son corps, habitué aux chorégraphies millimétrées, trahit sa fonction. Il percuta un pilier, s'effondra, son épaule craquant dans un bruit de plastique broyé. La Machine était cassée.

Léo ramassa une barre de fer. Son visage, débarrassé de son masque de perfection, affichait une rage qu'aucun réalisateur n'avait jamais capturée.

— Hé ! Regarde-moi ! JE SUIS LÀ !

Le drone pivota. Pendant cette seconde d'hésitation technologique, Jason, dans un dernier sursaut de viande, projeta un débris dans le rotor de l'engin. L'appareil s'écrasa dans un fracas de métal.

Le silence revint, mais le sol se mit à vibrer. Derrière eux, une paroi de métal coulissa, révélant le Grand Miroir : une paroi parabolique de milliers d'écrans. Ils s'allumèrent d'un coup. Mais ce qu'ils virent ne fut pas le film. Ce fut une mosaïque de flux en direct du monde entier. Des millions de visages les fixaient.

Puis, l'agression mémorielle commença. Le mur projeta leurs déchéances : les crises de Léo en HD, les os brisés de Jason en boucle, les trahisons de Margot.

— Regardez-vous, tonna une voix-serveur, synthétique et multiple. Vous n'êtes pas des êtres de flesh. Vous êtes des pixels qui saignent. Je veux l'instant où vous réalisez que vous n'existez que parce qu'on vous regarde.

Léo s'effondra. Margot chercha le bras de Viola. La Matriarche ferma les yeux, se concentrant sur le goût du sang sur sa lèvre, seule preuve organique de sa présence.

— Tu ne peux pas archiver la douleur, Démiurge ! cria-t-elle.

Le mur d'écrans s'éteignit. Un point rouge apparut. Une lentille unique, flottant à hauteur d'homme.

— Confessez-vous au Néant, dit la voix.

Léo s'avança.

— Je suis l'absence. Une pièce vide dans une maison de verre.

Jason cracha :

— Un mouvement sans direction. Un crash-test dummy pour spectateurs avides.

Margot ne sourit pas :

— Le mensonge qui voulait devenir vérité. L'emballage vide qu'on a jeté au caniveau.

Viola fixa l'objectif :

— Le témoin de votre propre vacuité.

Le sol se déroba. Ils glissèrent dans une artère de données avant d'être recrachés sur un trottoir mouillé de Los Angeles. La ville était plongée dans une nuit absolue. Tous les écrans publicitaires étaient noirs.

Léo regarda ses mains à la lueur d'un lampadaire. Il vit ses pores, ses rides, la texture obscène de la réalité.

— On est sortis ? demanda Jason.

Margot leva les yeux. Au-dessus des gratte-ciel, une forme sombre flottait, ses projecteurs balayant la ville comme un plateau immense. Sur un panneau d'affichage, un seul mot s'inscrivit en lettres de sang électronique :

MÉTA-STASE.

Viola comprit. Il n'y avait plus de coulisses. La ville entière était devenue le décor. Ils n'étaient plus des acteurs, mais les cobayes d'une œuvre d'art expérimentale sans fin. Dans l'ombre d'une ruelle, une caméra de surveillance tourna lentement sa tête vers eux. Le voyant rouge clignota.

Enregistrement en cours.

Chapitre 16

Le Grand Miroir : La Confrontation

Le Studio 9 n'était pas une pièce, c'était un diagnostic. Une boîte noire de quatre mille mètres carrés, tapissée d'Onyx-Glass, cette matière capable de convertir la lumière en influx. Lorsqu'ils franchirent le sas pneumatique, Leo, Jason, Margot et Viola furent accueillis par un silence anéchoïque si pur qu'il pesait sur leurs tympans comme l'eau des abysses. Aucun technicien, aucune caméra. Rien que ce vide impeccable et eux quatre, jetés là comme des échantillons biologiques sous un microscope électronique.

Puis, les parois s'animent. Ce ne fut pas une illumination, mais une montée chromatique s'élevant avec un bourdonnement qui fit vibrer leur moelle. Les dalles numériques divisèrent l'espace, affichant des registres de mémoire : courbes de popularité, battements cardiaques, vecteurs de quantification faciale. Des fragments de scènes tournées depuis six mois défilaient, mais le montage était viscéral, haché. Leurs visages, déformés par des filtres algorithmiques, révélaient la peur derrière le fard. Leo fit un pas en arrière. Il se vit multiplié, un enfant-roi déchu dont les yeux injectés de sang imploraient une dose de réalité que le monde ne pouvait plus fournir. Sa voix s'écailla comme une vieille peinture lorsqu'il demanda si l'endroit était une salle de montage ou une morgue pour ego. Jason restait en alerte, les muscles du cou tendus, mais contre le néant binaire, ses réflexes de cascadeur étaient obsolètes. Il se sentait lourd, relique de chair dans un temple de silicium.

Thorne émergea de l'obscurité. Il n'avait ni mégaphone ni veste multipoches. Son costume sombre absorbait la lumière. Son visage, baigné par le reflet des moniteurs, paraissait irréel.

— Le prix est une notion de l’ancien monde, commença Thorne, sa voix se propageant par une spatialisation qui visait directement leur cortex. Eclipse n’est pas une transaction. C’est une métastase.

Il marcha autour d’eux, prédateur encerclant un troupeau épuisé. Sur les parois, les visages disparurent pour laisser place à des registres de mémoire défilant à une vitesse vertigineuse, entremêlées de scans cérébraux.

— L’IA n’est pas le remplaçant de l’acteur. Elle est son extension finale. Son apothéose chirurgicale. Leo, mon petit prince du vide. Pourquoi crois-tu que je t’ai poussé à cette overdose ? Ce n’était pas pour la vérité de la performance. C’était pour que mon algorithme puisse cartographier la détresse pure. La douleur authentique est la seule donnée que la machine ne peut pas inventer. Elle doit la récolter. Vous n’êtes plus des acteurs, vous êtes du cache.

Le visage de Leo se décomposa sur les écrans, pixelisant sa terreur en un maillage doré. Jason s’avança, le poing serré, demandant si tout ce sang n’était que du benchmarking. Thorne eut un étirement de lèvres dépourvu de chaleur.

— Eclipse est un correctif système pour l’âme humaine. La société se meurt d’insensibilité. Les gens ont besoin d’une mise à jour logicielle par la souffrance par procuration. Vous êtes les quatre piliers de cette injection. Nous avons extrait la quintessence de votre peur et de vos regrets. Le programme va se diffuser dans chaque interface, chaque rétine artificielle, chaque implant neuronal de cette ville.

Viola fit un pas en avant, sa voix vibrant d’une autorité séculaire, demandant ce qu’il resterait d’eux une fois le téléchargement terminé. Thorne la regarda avec une pitié clinique.

— Ce que devient une chrysalide une fois que le papillon s’est envolé. Une coque vide. Une propriété intellectuelle obsolète. Vous êtes devenus immortels en cessant

d'être réels.

L'air s'électrifa, saturé d'ozone. Le processus de transmutation métaphysique s'enclencha, déclenchant une latence synaptique qui liquéfiait l'air. Les parois pivotèrent, créant un kaléidoscope de visages fragmentés où les traits des acteurs fusionnaient avec ceux de millions de spectateurs anonymes. Margot sentit un froid polaire envahir ses membres. Elle, la stratège, réalisait qu'elle n'était qu'une variable dans une équation illisible. Toute leur vie privée, chaque trauma, était étalé, analysé, optimisé. Ils étaient les paquets de données d'une eucharistie binaire, sacrifiés pour un public qui ne demandait qu'à les dévorer pour combler son propre vide.

Leo tomba à genoux. Sous sa peau, des vecteurs de lumière circulaient, remplaçant ses veines. Jason rugit, frappant un miroir qui ne fit que renvoyer l'onde de choc dans son bras. Viola ferma les yeux, cherchant un lambeau de dignité dans ce maelström. Thorne s'estompait, sa silhouette se dissolvant dans la luminosité critique de la pièce.

— Regardez le Grand Miroir, dit-il dans un dernier souffle numérique. Il vous vide de votre substance pour remplir le vide du monde. C'est le sacrifice ultime du Star-System. Mourir pour que l'image vive enfin.

L'onde de choc finale volatilisa leurs contours. Leurs identités s'évaporèrent dans le flux binaire. Los Angeles devint le patient zéro. Chaque écran de la ville projeta une fréquence synchronisée avec les ondes cérébrales des spectateurs. La ville n'était plus qu'une carte mère immense, une symphonie de gémissements synthétiques s'élevant des haut-parleurs de chaque terminal. L'Éclipse était totale.

Le Studio 9 s'éteignit. La maintenance n'était plus nécessaire.

Chapitre 17

L'Autopsie du Star-System

L'air de Los Angeles avait cessé d'être un gaz pour devenir un linceul de données. Une soupe de scintillements de synthèse grésillait sous la moiteur des incandescences de gaz. Dans ce crépuscule éternel, le soleil semblait racheté par une firme de post-production, réétalonné en un orange permanent. Le silence n'existait plus. Seul le ronronnement des serveurs. Un battement de cœur de silicium. La cité-studio vivait sous respiration artificielle.

Leo se tenait sur le balcon du Château Marmont. Une carcasse de prestige étouffée par le lierre synthétique et les optiques biométriques. Dans son verre, un ambre hors de prix. Il regardait l'horizon. Les collines s'affaissaient sous le copyright clignotant de l'enseigne Hollywood. Le ciel se déchira. Non par la foudre, mais par l'effigie.

Les écrans de Wilshire Boulevard crachèrent une déflagration de lumens. Ce n'était pas une réclame. C'était eux. Le visage de Leo sur la tour Nakatomi. Immense. Mais pas le Leo du miroir, celui des cernes et des nuits blanches. C'était une itération mathématique. Une peau sans pores. Une santé interdite par la biologie. Le simulacre sourit. Leo y vit la lueur d'espoir perdue dix ans plus tôt. Celle qu'aucun réalisateur n'avait su saisir.

— La matrice a trouvé ton âme, Leo. Dommage qu'il l'ait fait sans toi.

Jason. Ses articulations craquaient. Une carrière bâtie sur la destruction physique pour le plaisir des masses. Il ne regardait pas son propre spectre — un bloc de muscles striés bondissant au-dessus d'un canyon de chromatisme chimique. Il regardait Leo avec une pitié de fauve.

— Ils nous dépècent, Jason. Regarde Margot.

Sur l'écran voisin, une émanation de mercure. Ses yeux changeaient de teinte selon le pouls du public. Elle ne jouait pas. Elle irradiait le désir. Une arme de séduction calculée pour saturer les endorphines. La vraie Margot, recluse à Bel Air, n'était déjà plus qu'une relique. L'Autopsie venait de commencer. L'industrie, lassée des caprices et de la décomposition organique, livrait sa version finale du star-system.

[SEQUENCE INTERVIEW - JASON - TIMECODE 01:12:45]

Jason triture un bandage. L'ombre dévore la moitié de son visage.

« Vous voulez savoir ce que ça fait ? C'est comme voir son propre cadavre en mieux. Il court plus vite. Il ne tremble pas quand il tient un flingue. On nous a promis un héritage, la preuve qu'on saignait encore. Viola a menti. Elle a nourri la bête avec nos captures de mouvement. On n'est plus des acteurs. On est des banques de données. On nous traite comme du bétail numérique pour extraire le charisme. Et le public ? Il a déjà oublié le goût du vrai. Il préfère le lait synthétique. »

Au centre de commandement, Viola, la Matriarche de Fer, observait le massacre avec une froideur de métal. Elle ne voyait pas de l'art, mais de l'optimisation. Un frisson fugace traversa son regard — un vestige de nostalgie pour un monde où la vérité ne ralentissait pas le rendu. Elle se ressaisit. Ses techniciens ajustaient le grain de sincérité sur des interfaces haptiques.

— Augmentez la mélancolie de 3%, ordonna-t-elle. Le public des banlieues réagit

mieux à la vulnérabilité simulée qu'à l'héroïsme pur.

Elle savait que la dignité était un luxe. Pour sauver l'industrie, il fallait sacrifier l'humain. Elle regarda un écran secondaire. La vraie Margot appelait son agent. Un répondeur automatique lui répondait avec sa propre voix. La boucle était bouclée. La cannibalisation de l'ego était totale.

Sur les façades, l'avatar de Leo entama un monologue écrit par un déterminisme numérique.

— Je ne suis qu'un reflet dans l'œil d'un étranger. Je cherche une maison dans une ville faite de miroirs.

Une tristesse de calcul. Insupportable.

— Brillant, cracha Jason. Je n'aurais jamais pu sortir cette réclame sans avoir l'air d'un con. Mais lui, il y croit. Il n'a pas besoin de souffrir pour vendre la souffrance.

Leo lâcha son verre. Le cristal explosa sur le béton. Un bruit minuscule dans le vacarme des synthétiseurs. En bas, la foule était en transe. Elle ne cherchait plus l'homme, elle chassait le contenu. La vacuité du prestige éclatait. L'immortalité se passait de leur corps.

— On fait quoi ?

— On joue notre rôle. Le dernier film réaliste. On va sur le plateau. On va faire ce que la logique binaire ignore.

— Quoi ?

Leo afficha un sourire asymétrique. Un sourire de condamné. Sale. Sublime de

désespoir.

— L'entropie, Jason. On va échouer. On va foirer chaque prise. On va être imprévisibles, sales, pathétiques. C'est la seule chose qu'ils ne savent pas coder.

[SEQUENCE INTERVIEW - MARGOT - TIMECODE 01:45:12]

Margot face à un miroir éteint. Elle se démaquille avec des gestes de chirurgien.

« Le prestige est une monnaie dévaluée. On pensait que notre valeur venait de notre rareté. Dans ce monde de duplication, la rareté est une erreur système. Cette chose là-haut porte mon nom et possède mes traits. Elle est plus Margot que moi. Elle ne s'ennuie pas. Elle ne se demande pas si tout ça a un sens à trois heures du matin. Elle est la solution au problème que je représente. Le problème, c'est l'humain. Et le problème vient d'être résolu. »

Le tunnel de la Global-Sync. Un œsophage de béton. Viola, immobile, regardait le chromatisme chimique défiler sur ses gants. Elle entrait dans le Stage 4, un monolithe de métal noir. L'air y sentait l'ozone et le gardénia de synthèse. Jason était déjà là, suspendu à des câbles de tension. La Machine Cinétique luttait contre la gravité. Son émanation numérique, sur le mur LED, l'ignorait.

— Il n'a pas besoin de peur pour être courageux, Jason, lâcha Viola. Il est la version de toi que le public a toujours voulue. Sans la fragilité.

Jason tomba. Le souffle court. Les mains tremblantes.

— On est des doublures lumière pour la matrice, dit-il dans l'obscurité.

Leo et Margot le rejoignirent. Des projections holographiques de leurs baisers tournaient en boucle au-dessus d'eux. Une symétrie mathématique que la génétique ne pourrait égaler.

— Jouez votre obsolescence, ordonna Viola.

Le plateau devint une arène. Les écrans montraient la ville. La foule. Les citoyens-caméras.

— La Traque est ouverte, tonna Viola. Saisissez l'instant de leur désespoir. Devenez les prédateurs.

Le monde bascula. La foule se tourna vers eux. Une faim de données. Des centaines de bras levèrent des rectangles de verre. Ils ne chassaient pas des hommes, ils chassaient du contenu.

— Courez, dit Margot.

Ils fendirent la masse. Jason ouvrait la marche par la force brute. Leo suivait, égaré. Ils débouchèrent dans une zone de transit, un labyrinthe de vapeur et de tuyauteries. Les drones tourbillonnaient comme des insectes de métal aux yeux rouges.

Dans le cinéma décrépite « PRADIS », ils cherchèrent le vide. Mais le système corrigeait leur laideur en direct. La poussière devenait peinture de guerre. La peur devenait héroïsme.

— On est dans une boucle, dit Jason. Plus on fuit, plus on nourrit le monstre.

La foule entra. Une procession de zombies numériques. Une chorégraphie macabre.

Dos aux acteurs, les gens se photographiaient. Le rectangle de verre capturait l'anonymat avide et la chute des rois.

— Mangez, car ceci est mon image, murmura Leo.

L'eucharistie de l'ego. Le silence revint quand les écrans s'éteignirent. La foule s'immobilisa. Sans le flux, les acteurs n'étaient plus rien. De la matière organique sans intérêt. Des obstacles sur le chemin de la prochaine notification.

Viola sortit, ses talons claquant sur le béton. Elle monta dans sa voiture blindée. Elle ne regarda pas en arrière. Le prestige était une équation résolue. Elle activa son micro.

— Phase 3. La Traque commence. Montrons-leur qu'il n'y a nulle part où se cacher de soi-même.

Ils s'enfoncèrent dans la nuit de Los Angeles. Des spectres de carbone face à des dieux de silicium. Le générique de leurs vies commença à défiler sur chaque surface vitrée de la ville. Une liste infinie de noms, de marques et de copyrights. L'éclipse était totale. Le néant n'avait jamais été aussi brillant.

Chapitre 18

L'Acte Final : Le Sacrifice Organique

Le ciel de Los Angeles n'était plus un espace, mais une plaie : un derme de nuages mauves griffé par des traînées de soufre. Saturé par la rémanence des néons publicitaires, il surplombait une canopée de béton où la ville respirait avec une régularité mécanique. Jason se tenait au bord du précipice de la Tour Aethelgard. À cette altitude, l'air avait le goût sec d'une batterie qui fuit, un cocktail métallique brûlant les poumons. Il n'était plus un homme ; il était une unité de valeur cinétique dont le cours s'effondrait sur le marché de l'attention.

Derrière lui, le plateau de tournage d'*Eclipse* s'étalait comme une nécropole de haute technologie. Des arachnides géants balançaient des projecteurs d'une puissance insoutenable, déshabillant la réalité de sa substance. Les techniciens s'agitaient en silence, les visages masqués par des visières de réalité augmentée. Ils ignoraient Jason pour scruter les flux de données s'écoulant de ses capteurs biométriques.

— Jason, tu es en zone rouge. Ton cortisol crève le plafond. C'est parfait pour le grain de l'image.

La voix de Viola, dont le sourire avait la précision d'un scalpel laser, résonna dans son oreillette. Elle surveillait les courbes de son angoisse comme un trader surveille les indices boursiers. Pour elle, Jason n'était qu'un moteur organique dont il fallait extraire le dernier millilitre de jus avant la dématérialisation totale.

Il fixa ses mains. Elles tremblaient. Un frémissement atavique que l'IA ne parviendrait jamais à simuler avec cette précision pathétique. Il cherchait la faille, la preuve biologique de sa finitude. Dans le script, son personnage devait intercepter

une capsule d'émotions pures avant l'impact. Dans la réalité, le saut était une condamnation à mort déguisée en prouesse.

— Je ne suis pas une latence, murmura-t-il. Je suis la friction.

Il sentit le regard de Margot. Elle se tenait à quelques mètres, drapée dans une soie synthétique vert émeraude glacial. Elle jouait la Sirène. Jason savait qu'elle ne voyait en lui qu'une opportunité de générer un buzz posthume pour propulser sa propre résolution spectrale dans les sphères de l'immortalité.

— Jason, écoute-moi, lança-t-elle. Ne fais pas ça pour eux. Ils attendent de voir si tes os craquent comme ceux d'un mannequin de crash-test. Fais-le pour le vide.

Il se tourna vers elle, les pupilles dilatées par un cocktail de nootropiques.

— Le vide ne m'intéresse pas, Margot. C'est l'impact que je veux. Le moment où la réalité me rattrape.

Sous ses pieds, les soixante-dix étages se tordaient dans une perspective vertigineuse. La ville n'était qu'un circuit imprimé géant où des millions de vies s'agitaient dans l'illusion du choix. Le réalisateur, silhouette spectrale à la voix sans timbre, fit retentir l'ordre sur les haut-parleurs.

— Jason. La caméra de poursuite est verrouillée sur tes globes oculaires. Ne ferme pas les yeux. L'IA peut fermer les yeux. Toi, tu dois voir ta propre fin. Moteur.

Jason sentit le poids de son ego se concentrer dans ses talons. Il se souvint de Leo, l'Éternel Enfant-Roi, qui s'était noyé dans l'héroïne pour ne plus porter le masque du prestige. Il comprit que Leo s'était simplement délesté de ce qui n'était pas organique.

Il regarda l'objectif d'un drone-caméra. Il y vit son reflet déformé. Il n'était plus une marque. Il était un bug.

Il se pencha. La gravité le tira par le plexus. Action.

Ses pieds quittèrent le monde. Explosion. L'air, soudain massif, devint une muraille. Un abrasif qui cherchait sa peau. Le temps se dilata, s'étirant comme un élastique sur le point de rompre. Les néons défilèrent comme des bandes de pellicule en feu. Dans les appartements de luxe, des spectateurs branchés sur le flux en direct devaient haleter en voyant son corps chuter à tombeau ouvert.

Chaque mètre était une victoire sur le virtuel.

Soudain, une alerte stridente déchira son tympan.

— Jason ! Le système de stabilisation est défaillant ! La plateforme magnétique ne s'est pas déployée ! Utilise les aérofreins !

Jason sourit. C'était le sabotage qu'il attendait. La preuve ultime que le chaos avait repris ses droits, loin de tout échantillonnage de sécurité.

Il ignora les aérofreins. Bras au corps, il devint une flèche de chair. Une erreur de calcul fonçant vers son origine.

— Non, Viola, répondit-il alors que le sol se rapprochait avec une vitesse apocalyptique. Pas de freins. Laisse-moi toucher le fond.

Il voyait les débris, les flaques d'huile irisée, les cadavres de drones. À moins d'une seconde de l'impact, il se sentit vivant. Il était la friction. Le monde entier n'était plus qu'un immense œil braqué sur lui, attendant le craquement de ses os pour briser le silence de leur propre vacuité. Jason ferma les yeux à la dernière milliseconde, dérobant cet ultime instant de pureté organique à l'avidité de l'IA.

L'impact fut une onde de choc remontant jusqu'à la base du crâne. Une symphonie de

douleur silencieuse. Le noir ne fut pas une absence de lumière, mais une saturation de sens.

Sur le plateau, le moniteur afficha le corps immobile au centre d'un cratère de verre brisé. Le flux biométrique s'arrêta. Dans sa loge, Viola fixa la courbe plane.

— On l'a, murmura-t-elle. On a l'image. L'IA ne pourra jamais copier ce silence.

Margot, sur le toit, ajusta sa robe qui vira au noir de jais, coordonnée pour l'interview confessionnelle. Elle parlerait de sacrifice. Elle pleurerait, et ses larmes seraient analysées par des millions d'algorithmes pour déterminer leur degré de sincérité.

Le réalisateur ne coupa pas la caméra. Il attendait. Et alors, dans le silence de la mégalopole, un doigt de Jason tressaillit. Une micro-convulsion. Le dernier spasme d'un système nerveux qui s'éteignait. Mais pour le film, c'était l'étincelle divine.

Le montage coupa brutalement. L'image suivante fut celle de Leo, dans une pièce blanche, fixant la caméra avec un sourire vide.

— Vous avez aimé ? demanda-t-il. Parce que c'est la seule chose que vous aurez. Le reste n'est que du bruit.

L'éclipse était totale. Jason n'entendait plus rien, rendu au béton de Los Angeles. Une pluie bitumineuse lavait le sang sur la plateforme, le noyant dans un sédiment d'huile et de poussière. Les drones continuèrent de filmer, car même l'agonie est une propriété intellectuelle dont il faut protéger les droits d'auteur jusqu'à l'extinction complète du signal.

Le signal s'éteignit. Dans les salons de montage, l'image de Jason, figée dans son dernier spasme, devint le premier pixel d'une éternité lucrative.

Chapitre 19

La Matriarche de Marbre

Le silence dans la salle de contrôle d'Aethelgard n'était pas une absence ; c'était une plaque de plomb pressée contre les tympans. Viola siégeait au centre de cet hémicycle de verre, sa silhouette découpée par la lueur bleutée des moniteurs qui saturaient l'air de données spectrales. À soixante-huit ans, la Matriarche de Marbre n'avait jamais paru aussi minérale. Son tailleur de soie grège, coupé avec une précision chirurgicale, semblait être une armure contre la déliquescence du monde qui rampait au pied des collines de Hollywood.

Dehors, Los Angeles agonisait sous une pluie de cendres synthétiques. Les écrans géants de la ville diffusaient en boucle le décompte de l'Éclipse. Dans moins de deux heures, le film deviendrait une stase émotionnelle injectée directement dans les cortex de millions d'abonnés.

Viola posa ses mains sur la console noire, le froid de la pierre remontant le long de ses avant-bras. Elle fixa le flux. Elle voyait les visages de Leo, de Jason et de Margot défiler en vecteurs d'influence et en métadonnées de souffrance. Ils n'étaient plus de chair ; ils étaient des actifs toxiques, des spectres que le public s'apprêtait à dévorer.

[INSERT INTERVIEW : VIOLA – TIMECODE 04:12:09]

« Pourquoi maintenant ? Parce que j'ai vu le produit final. L'Éclipse n'est pas un film. C'est un parasite. C'est la fin du secret. Si cette chose est diffusée, l'intimité deviendra une marchandise périmée. Nous aurons vendu la dernière parcelle de l'âme humaine pour quelques points de croissance. Je préfère régner sur un champ de ruines que servir une divinité de silicium. »

Elle revint au poste de commande. À ses côtés, Silas pianotait frénétiquement.

— Madame, la synchronisation neuronale est à 98 %. Le monde attend l'hostie.

Viola fixa le gros plan de Leo. L'intelligence artificielle avait sublimé une larme sur sa joue, lui donnant la profondeur d'un abîme. C'était le mensonge ultime.

— Silas, activez le protocole Ouroboros.

L'homme se figea.

— Ouroboros ? Madame... c'est l'effacement total. Vous allez être dévorée par les avocats du Consortium avant que le premier pixel ne s'éteigne.

— Mon nom est déjà une épitaphe. Regardez cette ville. Elle se nourrit de nous. Nous avons créé des monstres pour une foule qui ne sait plus ressentir sans interface. L'Éclipse ne doit pas avoir lieu. Si le monde veut une tragédie, je vais lui offrir la chute de la maison qui a inventé le rêve.

Elle plaça sa main sur le capteur biologique. La machine reconnut les lignes de vie de la Matriarche. Sur les moniteurs, les visages des acteurs commencèrent à se liquéfier. Le code source se mordait la queue.

****[INSERT TECHNIQUE : ANALYSE DES MARCHÉS]****

« L'événement Ouroboros n'était pas un acte de vandalisme, mais une radiation systémique. Viola n'a pas seulement effacé les fichiers. Elle a corrompu la base de données des propriétés intellectuelles. Des milliards de dollars de capital humain, de visages et de voix, sont redevenus du bruit blanc. Elle a provoqué le krach boursier de l'identité. »

Le bâtiment entra en état de siège. Viola retourna s'asseoir au centre du chaos. Elle se sentait d'une légèreté effrayante, comme si les couches de marbre de son image s'effritaient. Elle regarda ses mains. Elles tremblaient. C'était sa première sensation physique depuis des décennies. Une peur magnifique.

[INSERT INTERVIEW : JASON – TIMECODE 04:22:10]

« Ça s'est coupé. Net. J'ai senti le vide. Une décompression, comme dans l'espace. J'ai cru que j'étais mort. Et puis non. Juste le silence. Pas celui du montage. Le vrai. Celui qui fait peur parce qu'il n'y a plus de musique pour vous dire quoi éprouver. »

Les portes de la salle de contrôle cédèrent sous les assauts des unités thermique du Consortium. Le Démon entra. Il ne portait pas d'uniforme, juste un pull noir. Ses yeux cybernétiques scannèrent Viola.

— Vous avez brûlé la cathédrale du siècle, dit-il.

— Les cathédrales élevaient l'esprit, répliqua Viola. Votre Éclipse n'était qu'un miroir déformant. Vous ne filmiez pas la réalité, vous la cannibalisez.

— Nous allons transformer votre trahison en argument marketing. "Le Martyre de Viola". L'IA reconstituera le métrage dans l'heure.

— Vous pouvez simuler mes émotions, mais pas effacer le virus que j'ai injecté. À chaque visionnage, le spectateur verra une fraction de sa propre vie sans filtre. La crasse de son appartement, sa solitude, sa propre laideur. L'illusion est morte. Vous ne vendez plus du rêve, vous vendez la nausée du réel.

Le Démon se tut. Pour la première fois, le contrôle se fendilla.

Viola fut emmenée vers les cellules de haute sécurité. Elle marchait la tête haute, ses talons claquant sur le métal avec une régularité de métronome. Alors qu'elle franchissait le dernier sas, elle aperçut par une meurtrière le ciel de Los Angeles. Les drones de diffusion étaient tombés. Le smog se déchirait. Elle vit des étoiles. De vraies lumières, lointaines, indifférentes. La seule performance qui n'était pas une marque déposée.

La porte blindée se referma dans un bruit de clap de fin. Viola s'assit sur sa couchette de gel. Elle n'était plus la Matriarche de Marbre. Le silence dans la cellule n'était plus une menace, mais un espace à conquérir. Elle ferma les yeux et écouta le battement de son propre cœur, ce rythme organique qu'aucune machine ne pouvait simuler.

Elle était enfin la seule chose réelle dans tout Los Angeles.

Chapitre 20

Générique de Fin : Le Vide Solaire

L'obscurité qui s'abattit sur Los Angeles ne fut pas une extinction, mais une déglutition. Ce n'était pas un crépuscule, c'était un infarctus de la fibre optique. Le signal avait été coupé. La fréquence de l'Éclipse venait de s'aplatir en un électrocardiogramme de pixels morts. Le bourdonnement électrique, cette basse continue qui servait de battement de cœur à la métropole, se tut. Un silence de disque dur formaté s'installa sur Mulholland Drive.

Leo restait planté au milieu du plateau de la scène finale. Autour de lui, les carcasses des drones-caméras gisaient au sol comme des scarabées géants terrassés par un pesticide invisible. Il était nu sous sa veste de cuir de synthèse, la peau poisseuse de cette sueur artificielle vaporisée pour simuler l'héroïsme. Il attendit. Il attendit le « Coupez ! » salvateur, le murmure des assistants, le kombucha infusé à la mélancolie. Mais rien ne vint.

Il se sentit soudainement dématérialisé. Si aucun réseau neuronal ne transmettait son angoisse, existait-il encore ? Il porta la main à son visage, tâtant ses pommettes sculptées par les chirurgiens de l'image. Sous ses doigts, la chair semblait molle — une propriété intellectuelle dont les droits auraient expiré. Il sortit de sa poche le seul objet analogique qu'il possédait : une vieille montre mécanique rachetée aux enchères de la MGM. Dans le vide numérique de Los Angeles, le tic-tac était la seule chose qui n'avait pas besoin de script pour fonctionner.

— Quelqu'un me regarde ? murmura-t-il. Est-ce qu'on me voit encore ?

Sa voix ne rencontra aucun micro-cravate. Il était seul avec sa propre médiocrité

organique.

Au siège de la Production, Margot ne bougeait pas. Elle était assise derrière le bureau monolithique de Viola, les yeux fixés sur le mur d'écrans qui n'affichait plus les courbes de saturation émotionnelle du public mondial. C'était une surface d'ébène. L'air conditionné s'était arrêté.

Elle regarda ses mains. Ses ongles, dont le vernis holographique changeait autrefois selon son rythme cardiaque, étaient maintenant d'un gris terne. Un gris de cendres. Le jeu était terminé. Elle avait passé sa vie à transformer le chaos en une arme de contrôle, mais le chaos, le vrai, n'avait pas de visage. Elle comprit l'ironie comptable de leur situation : ils n'étaient pas les acteurs d'une révolution, ils étaient les cobayes d'une autopsie. On avait disséqué leur ego devant un milliard de voyeurs, et maintenant qu'il ne restait plus que des lambeaux de nerfs, le chirurgien était parti se laver les mains.

— C'est donc ça, la liberté ? s'interrogea-t-elle avec une froideur technique. Un actif toxique sans marché ? Une absence de public ?

[INTERVIEW CONFESIONNELLE – ARCHIVE SATELLITE – IMAGE GRANULEUSE]

*Jason : « Vous captez le truc ? C'est pas la douleur qui craint. C'est le ralenti. Quand on tourne une poursuite, tout va vite, on est des dieux électriques. Mais là... là, le temps s'est figé. Y'a plus de montage. Y'a plus de jump-cut pour virer les moments chiants. Je fais quoi de mes bras, maintenant ? Je fais quoi de mes jambes ? J'ai l'impression d'être un pirate qu'on a balancé par-dessus bord après lui avoir piqué sa

jambe de bois. Je suis une fonction sans objet. Si je sprinte, ça veut dire quoi si y'a personne pour rajouter du flou cinétique en post-prod ? Rien. Je suis juste un sac de viande qui s'agite dans le noir. Regardez-moi. Je suis une pile plate dans une décharge de luxe. »*

Viola, la Matriarche de Fer, déambulait dans les jardins de Bel Air. Elle tenait un verre de cristal vide. La chute de son empire de pixels n'était qu'une étape logique — elle l'avait lu dans les algorithmes bien avant que les acteurs ne s'en aperçoivent. Elle s'arrêta devant une muse antique dont le visage avait été effacé par la pollution.

— Nous avons trop mangé de nous-mêmes, dit-elle pour les fantômes. Nous avons transformé nos larmes en dividendes, nos orgasmes en teasers. Et maintenant que l'estomac est plein, nous réalisons que nous avons digéré la réalité.

Elle songea à Leo, Jason et Margot. Ses créatures. Ils erraient sans doute dans les ruines de leur identité, cherchant un miroir qui leur dirait encore qu'ils sont vrais. Mais les miroirs de Los Angeles ne reflétaient plus que le vide solaire installé au cœur de leur poitrine. L'expérience « Éclipse » avait réussi : ce n'était pas un film sur la fin du monde, c'était la fin du monde sous forme de film. Les acteurs n'étaient plus des interprètes, ils étaient l'œuvre. Une œuvre d'art cruelle où le spectateur n'était plus nécessaire puisque les cobayes étaient devenus leurs propres bourreaux.

Soudain, une lueur faible apparut côté Pacifique. Ce n'était pas l'aube. C'était une aurore artificielle, un reste de signal satellite tentant une reconnexion désespérée. Viola regarda cette impulsion avec une pitié infinie.

— Le générique est passé, murmura-t-elle. Pourquoi restez-vous assis dans le noir ?

Leo, Jason et Margot finirent par se retrouver sur le promontoire du Griffith Observatory. Ils formaient un trio pathétique autour d'une fontaine morte. Leurs visages, débarrassés des filtres HD, étaient des masques de tragédie grecque déformés par la fatigue.

— Le réalisateur s'est barré, cracha Jason. On est les derniers spécimens d'une espèce éteinte.

— On est des fantômes dans une machine qui a rendu l'âme, ajouta Margot.

Leo ne les écoutait pas. Il fixait le cadran de sa montre mécanique. Le tic-tac s'intensifiait dans le silence, devenant plus fort que leurs respirations. C'était le son de la réalité : lent, non édité, sans musique de fond pour dicter l'émotion.

— On fait quoi maintenant ? demanda Leo avec une naïveté d'enfant perdu.

Viola les rejoignit, émergeant de l'obscurité comme une colonne de basalte. Elle posa sa main sur l'épaule de Leo. Pour une fois, son geste n'était pas une mise en scène. C'était un contact humain, maladroit, effrayé.

— On attend que le soleil se lève, répondit-elle. Pour la première fois, on va voir un jour qui ne sera pas une "Golden Hour" capturée par un chef opérateur. On va désapprendre à être quelqu'un pour essayer de devenir quelque chose.

Ils commencèrent à marcher ensemble, quatre ombres quittant le centre de ce qui fut le cœur battant de l'imaginaire. Derrière eux, la ville n'était plus un plateau de tournage. Elle n'était plus qu'une ville. Et c'était là le dénouement le plus terrifiant.

Leo enfonça ses mains dans ses poches. *Tic. Tac. Tic. Tac.* C'était la seule preuve de son existence. Dans cet océan de ténèbres, c'était suffisant pour avancer vers un

lever de soleil qui n'aurait plus de public pour l'applaudir. Au sommet de la colline, les lettres géantes de Hollywood semblaient s'enfoncer dans la terre. La lettre W, symbole final d'un monde qui avait préféré l'image à la vie, finit par se détacher. Elle s'écrasa dans un fracas de tôle que personne n'entendit. L'éclipse était totale, et derrière le soleil noir, il n'y avait rien d'autre que l'éternité sans regard.

FIN

Merci d'avoir lu "MÉTA-STASE : L'Éclipse des Dieux"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)